

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'exécution de Thomas More
 Comment l'empereur Maximilien voulut devenir pape
 et comment Charles-Quint devint empereur
 Bach et Hændel : leur 250^e anniversaire
 Le roman poétique
 En quelques lignes...
 Chroniques de ma vie
 L'expansion de l'univers et l'âge du monde
 Une grande maison d'édition franciscaine : Quaracchi

Daniel SARGENT

Comte H. CARTON de WIART
 Joseph RYELANDT
 Robert POULET
 * * *
 Igor STRAWINSKY
 Edgard HEUCHAMPS
 Fr. AUDOMAR, O. F. M.

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques : La lettre pastorale de S. Exc. Mgr Haylen, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Fit-on bien en interdisant à des Flamands mécontents de manifester à Bruxelles le 31 mars?

Certes, il est permis de penser — et nous le pensons — que cette manifestation était inopportune. S'il n'est que trop vrai que les lois flamandes, plus spécialement les lois en matière d'enseignement et en matière d'administration, ne sont pas appliquées avec la bonne volonté et la loyauté que devraient y apporter les agents d'exécution, le moment est mal choisi, en pleine crise et quand le pays est aux prises avec des difficultés matérielles qui demandent que tous les Belges forment le front commun de la résistance, le moment est mal choisi pour raviver la lutte linguistique. D'autant plus que les Flamands ont obtenu satisfaction « l'égale » presque complète et que la réalisation de leur idéal a besoin de temps. Il faudra du temps, pour que la Flandre vive d'une vie vraiment flamande. Deux générations ne seront pas de trop pour arriver à l'épanouissement harmonieux du renouveau culturel qui est en marche mais qui, s'il a déjà brûlé pas mal d'étapes, a besoin de s'approfondir et de s'enrichir grâce à ce qui seul assure et consolide : la durée.

Le moment était d'autant plus mal choisi que les malheurs du *Boerenbond*, la plus puissante des organisations flamandes, où les activités religieuses, culturelles, linguistiques, économiques et financières se trouvaient confondues, et que les regrettables divisions entre chefs flamands devaient donner, à tort ou à raison, à la manifestation projetée, l'apparence d'une manœuvre de diversion. D'autre part, pour rallier le plus de protestataires possible, les organisateurs de la manifestation avaient eu le grand tort d'accepter des conditions non seulement humiliantes, mais « déforçantes » si on peut dire. Pas de drapeaux belges! Quelle erreur! Pour attirer quelques jeunes intellectuels, des étudiants surtout, on se privait du meilleur argument pour frapper la masse des bons citoyens. C'est sous les plis du drapeau national qu'il faut manifester pour que Bruxelles soit moins antiflamand, plus accueillant au renouveau flamand, plus loyal dans l'observation des lois flamandes.

Car les Flamands ont raison quand ils dénoncent l'antiflamandisme — que de mots barbares il faut forger pour se faire mieux comprendre — de Bruxelles. Sans doute, cette opposition a quelque chose de normal. Une réforme doit toujours vaincre la résistance des situations acquises, des privilèges, des malentendus, des volontés mauvaises. Ce n'est pas encore demain que Bruxelles comprendra que plus rien ne peut arrêter la « montée » du flamand, c'est-à-dire le développement et le rayonnement d'une société flamande réellement flamande dans toutes ses manifestations. En particulier le bourgmestre de Bruxelles nous paraît bien n'avoir jamais compris le dynamisme flamand, tout ce que le mouvement flamand allait

apporter de neuf dans notre vie nationale. L'adaptation demandera du temps. Que les Flamands luttent et insistent, rien de mieux. Qu'ils revendiquent pour tout ce qui est flamand, la place que la capitale du pays doit faire — si elle veut rester la capitale de la Belgique — à ce qui sera bientôt la vie même de la plus grande moitié de la nation. Qu'ils luttent pour que prenne fin la « dénationalisation » des Flamands venus s'établir à Bruxelles. Pour cela, qu'ils donnent aux Flamands la fierté toujours plus grande de ce qu'ils sont, et de ce qu'ils peuvent être. Mais attention aux exagérations maladroites et aux erreurs de manœuvre! Manifester contre Bruxelles en ce moment n'était guère indiqué. Manifester en donnant prise à des accusations d'anti-belgicisme était une maladresse et une erreur...

* * *

Mais interdire cette manifestation nous paraît être une maladresse et une erreur plus grandes encore. C'est jeter de l'huile sur le feu. D'autant plus que l'interdiction est portée par un homme qui a déjà amassé contre lui tout un capital de griefs légitimes et de rancœurs justifiées. Il n'est que trop évident que M. Max incarne aux yeux des Flamands la résistance de Bruxelles à tout progrès flamand. Son interdiction fait le jeu des extrémistes. Elle sert également ceux qui, aux yeux de beaucoup, paraissent chercher dans une reprise de l'agitation linguistique, dans une recrudescence de la lutte linguistique, une diversion aux malheurs et aux dissensions dont nous parlions plus haut. Nous nous en voudrions de dramatiser, mais — bien que les temps soient peu propices à ce genre d'excitations — nous craignons que le geste de M. Max ne provoque, en pays flamand, la recrudescence d'un anti-belgicisme agonisant depuis les fêtes du Centenaire en 1930 et qui ne se cultive plus que dans quelques cénacles estudiantins.

La faiblesse croissante de la France, dans l'après-guerre, est, en ce moment, la cause principale des dangers qui menacent l'Europe. Quand l'un des principaux vainqueurs d'un grand conflit s'affaiblit, alors que l'un des vaincus ne cesse de se renforcer, de toute évidence l'instabilité s'ensuit.

L'humiliante réception du chancelier d'Autriche à Paris et la mise en scène qui accompagna le retour de la Sarre à l'Allemagne confirment, hélas! l'opinion de notre collaborateur et ami Hilaire Belloc, que nous venons de rappeler.

Que la France ait laissé se développer contre elle l'expérience de la Sarre; que l'incompréhension et le manque de sens politique de ses dirigeants aient fourni à la propagande allemande

cette arme de premier ordre, quelle pitié! Il fallait entendre à la radio, l'autre soir, les discours hystériques déversant sur l'Allemagne entière les cris de triomphe, les flots d'exaspération racique et nationaliste. Un dynamisme effrayant se fabrique outre-Rhin, une mystique s'y crée, le mystique du *Deutschtum*, du *Deutschland über alles*, de la primauté du Germain, de la mission salvatrice mondiale du peuple élu. On pense en frémissant à ce qu'une pa-e folie peut produire de catastrophes et amonceler de ruines...

* * *

Entre-temps la France, qui ne sut pas « réaliser » sa victoire, et que de pauvres sophistes n'ont cessé de représenter, depuis quinze ans, comme impérialiste et militariste, alors qu'au contraire, fatiguée, elle ne cessait de s'abandonner, cette France est acculée à renforcer sa défense. Tout comme avant 1914, et malgré « une victoire chèrement acquise, dont les résultats, incontestables mais incomplètement poursuivis, jettent le doute dans l'esprit du vainqueur! » — comme dit le général Weygand — le militarisme prussien ressuscite le spectre d'une invasion nouvelle. On peut même soutenir que le danger actuel est plus grave que celui qui menaçait l'Europe avant la Grande Guerre. Le potentiel allemand est plus chargé. Il ne cesse de croître. Il est impossible qu'il n'éclate pas un jour. Et déjà ce potentiel de guerre dispose de moyens redoutables. Dans un appel à la nation française pour l'instauration immédiate du service de deux ans, le maréchal Pétain, qui conduisit l'armée française à la victoire de novembre 1918, justifie toutes les alarmes.

L'Allemagne dispose déjà de cent divisions comme en 1914.

Dans ce même temps — écrit le maréchal Pétain — le Reich travaille avec fièvre à l'accroissement de son aviation. On peut signaler à cet égard une dotation budgétaire en 1934 sextuple de celle de 1932, la mise en service d'usines nouvelles, une cadence accélérée de la production des avions et des moteurs, la multiplication des écoles professionnelles aériennes, le développement des sociétés sportives d'aviation, l'équipement de nouvelles bases et plates-formes, quelques-unes dotées d'installations souterraines. Outre l'aviation civile, le Reich disposera ainsi, en 1936, d'une énorme flotte aérienne militaire, pourvue de types ultra-modernes tant pour la chasse que pour le bombardement.

Ajoutons encore qu'il est actuellement procédé en Allemagne, sur un rythme rapide, aux fabrications d'armement les plus complètes, qui depuis un an occupent nuit et jour les industries allemandes, et à l'opération du stockage des matières premières nécessaires au démarrage des fabrications en temps de guerre.

Mais il ne suffit pas de décrire le réarmement intensif de l'Allemagne. Il faut en déterminer le caractère et le sens et à cet effet le rapprocher des tendances doctrinales actuellement en cours chez un peuple qui ne reculera pas devant l'éventualité d'une aventure sanglante.

La guerre à forme lente, qui épuise le vainqueur comme le vaincu, proclamant les théoriciens de la guerre future, est un épouvantail à écarter à tout prix. Il s'agit de la gagner par une victoire foudroyante.

Pour éviter la stabilisation des fronts, pour obtenir cette victoire, un seul moyen :

L'agression brutale et inopinée.

Avant et même pendant la guerre de 1914-1918, il ne pouvait être question de briser d'un coup, par un raid puissant, auquel se serait ajouté l'effet de surprise, la résistance de toute une nation en armes. D'ailleurs les préparatifs de l'agresseur demandaient des semaines, et l'adversaire alerté avait le temps de se mettre en garde.

L'apparition d'un armement nouveau est susceptible de donner à la lutte une tout autre allure.

On peut concevoir aujourd'hui une guerre débutant soudainement avec des moyens capables d'anéantir les premières forces militaires de l'adversaire, désorganisant sa mobilisation et détruisant les centres vitaux de sa puissance.

Les instruments d'une pareille guerre existent déjà : sans parler des découvertes se rapportant à la chimie, à la bactériologie, à l'électricité, le développement des moyens de transport automobiles, la

multiplication des engins blindés motorisés, les progrès de l'aviation ont ouvert de nouvelles perspectives en faveur d'une agression inopinée. L'aviation, en particulier, avec sa faculté de transporter la destruction à grande distance, devient un danger de plus en plus redoutable.

L'assaillant a longuement mérité son entreprise. Tout à coup il met à profit son avance et déclenche les hostilités après une mobilisation clandestine préparée rapidement sous un ciel politique brusquement assombri.

L'adversaire est assailli à la fois sur ses frontières par les armées de terre et de mer et dans toute la profondeur du territoire par les forces aériennes.

Celles-ci bouleversent la mise sur pied des armées en attaquant les zones de concentration, les points vulnérables des voies ferrées, les terrains d'aviation, paralysent l'activité économique en bombardant les centres industriels, répandent la terreur en frappant à coups massifs la capitale et les grandes agglomérations urbaines.

La soudaineté de l'agression a pour effet de rendre vaines les garanties de sécurité qui pouvaient paraître efficaces quand on avait le temps de voir venir l'organisation de la paix se révéler impuissante et, en face de pareils prodromes, la diplomatie ne joue plus qu'un jeu réservé.

C'est en Allemagne qu'une telle méthode de guerre est particulièrement en faveur, pour des raisons à la fois militaires, psychologiques et politiques. Elle a été formulée par von Seckt et ses successeurs. On la trouve préconisée en ces termes dans le *Militär Wochenblatt* :

« La stratégie de demain devra chercher à concentrer toutes les forces disponibles sur les premiers instants de l'ouverture des hostilités... Il faut que l'effet de surprise soit si foudroyant que l'adversaire se trouve dans l'impossibilité matérielle d'organiser sa défense. »

* * *

Que faire devant cette volonté prussienne évidente de préparer la guerre et d'imposer à l'Europe une course aux armements que l'on espère bien gagner? Être forts et s'unir. Être forts avant tout. Ne pas s'égarer dans les nuées d'un juridisme chimérique. Ne pas s'imaginer qu'une quelconque limitation des armements avec les illusions d'un contrôle puissent être le moins du monde efficace.

Quant à s'en remettre à une garantie basée sur le contrôle des armements — conclut le maréchal Pétain — n'hésitons pas à proclamer, puisqu'il en est à nouveau question, qu'une telle convention de garantie serait la plus dangereuse duperie pour les peuples pacifiques.

Le contrôle du Reich est une impossibilité démontrée par l'expérience. Sans remonter à Scharnhorst, quinze années de l'histoire la plus récente ont fait voir comment l'Allemagne se libère de ses entraves. Demain le Reich peut trouver intérêt à faire de nouvelles promesses il continuera à forger à sa guise l'instrument de guerre qui lui conviendra. Qui donc est encore assez optimiste pour s'imaginer qu'une convention nouvelle suffirait à enligner la volonté de domination de l'Allemagne?

Nous avons assisté successivement à l'effondrement du plan Dawes, à l'évacuation anticipée de Mayence, aux abandons de Lausanne, au plébiscite de la Sarre. Quels sont en revanche les actes de modération au compte de l'Allemagne? Pourquoi ces prétentions militaires toujours accrues? Nous, Français, nous avons soif d'en finir avec ces cruelles querelles. Pourquoi et contre qui cette fièvre de réarmement?

La vérité, c'est que l'Allemagne entend laisser peser une menace permanente sur l'Europe et fonde sa politique sur cette manœuvre. Méprisant par principe la mystique du désarmement, indifférente à la réprobation des actes de violence, elle ne respecte que la « force ». Elle ne se résignera à des obligations pacifiques qu'en présence de forces capables de la contenir.

La force de la France est la meilleure garantie de notre indépendance. Certes, il y a l'Angleterre. Mais notons d'abord, comme l'a maintes fois répété Hilaire Belloc, que la politique anglaise n'a cessé de favoriser une renaissance prussienne. Par sympathie « religieuse » d'abord, par crainte d'une suprématie française aussi. On voudrait croire que l'hitlérisme et l'hystérie collective qu'il a communiquée à l'Allemagne ont enfin ouvert les yeux à l'Angleterre. Elle aussi renforce considérablement ses armements et multiplie les aver-

fissements à l'Allemagne. Son *Livre Blanc* est dur pour Berlin qui d'ailleurs accuse le coup. Il n'est jamais trop tard pour bien faire... Heureusement d'ailleurs que l'Angleterre s'émeut, car la force française, la volonté défensive de la France pourraient bien être insuffisantes pour contenir une agressivité allemande dont l'exaspération ne cesse de croître, appuyée d'ailleurs sur une militarisation de la vie entière de tout un peuple. Pour empêcher la chaudière allemande d'exploser, l'union de tous les adversaires d'une Europe prussifiée ne sera pas de trop.

* * *

Être forts, être unis. Être habiles, aussi, et avoir une politique souple et à vues lointaines. Tout l'Orient est en fermentation.. Demain dans l'Orient tout proche de l'Allemagne, encouragée par sa victoire sarroise, le Reich va s'attaquer à la Lithuanie. Des gens bien informés vous expliquent que c'est là, à l'Est, que la guerre recommencera. La Russie, se sentant menacée, s'arme jusqu'aux dents. On prétend qu'il y a un accord entre la Pologne, le Reich et le Japon pour isoler l'U. R. S. S. et pour la prendre dans un étau. Le texte de Hitler, dans *Mein Kampf*, mérite d'être rappelé :

Nous, nationaux-socialistes, nous mettons sciemment un trait final à la politique extérieure de l'Allemagne d'avant-guerre. Nous recommençons là où l'Allemagne a fini il y a six cents ans. Nous mettons un terme au mouvement séculaire des Allemands vers le Sud et vers l'Ouest de l'Europe et nous tournons nos yeux vers les terres de l'Est. Nous interrompons enfin la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre, pour passer à la politique de l'avenir, à la politique des conquêtes territoriales.

Mais quand nous parlons actuellement de nouvelles terres en Europe nous ne pouvons avoir en vue en premier lieu que la Russie et les Etats frontaliers qui lui sont soumis. Le destin lui-même semble nous indiquer cette route.

Est-ce de ce côté que la marmite sautera ?

* * *

Si la victoire sarroise va être utilisée en Lithuanie, elle ne le sera pas moins en Autriche. Décidément, la France a commis une bien lourde faute en permettant au Reich de remporter cette victoire qui apporte au pangermanisme un appoint immense. Le mot est du comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut catholique de Paris, l'un des meilleurs connaisseurs du monde germanique. Dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, il nous montre : Vienne, point névralgique d'Europe. Le prestige hitlérien est grand en Autriche surtout parmi l'intelligentsia.

Le « Dolfussisme » — écrit M. d'Harcourt — est abandonné avec le haussement d'épaules de la supériorité et de la pitié au menu peuple, aux cœurs simples, aux esprits faibles cantonnés dans leur horizon immédiat, incapables d'une vue d'ensemble sur la situation.

Partout où l'étranger donne un coup de sonde, l'hitlérisme répond, comme répond l'eau au coup de bêche donné dans un sol spongieux. Le phénomène est d'une telle régularité qu'il finit par devenir obsédant. En chemin de fer, à l'hôtel, dans des sociétés fermées, le visiteur du dehors lie conversation avec l'indigène. Les débuts de la causerie sont parfaits et l'étranger se félicite une fois de plus de retrouver dans la cordialité des propos le visage de charme et de grâce de la race, jusqu'à l'instant où, au hasard de la causerie, il vient à citer le nom de Dollfuss en l'accompagnant du commentaire spontané d'admiration et de sympathie qu'il croit tout naturel. Une fêlure, une coupure soudaine dans la causerie lui indique que le courant ne passe plus. Un regard rapide jeté sur le visage de l'interlocuteur, brusquement rembruni et contracté, confirme en lui la sensation du nuage : une fois de plus, chez cet inconnu tout à l'heure si détendu et cordial, il a mis le pied sur la « Bête ».

Et voici qui présente sous une forme nouvelle la domination du Prussien sur l'Allemand du Sud :

Le nom de M. de Papen résume en quelque sorte sur lui-même

la faiblesse autrichienne devant Berlin. Vienne savait l'homme dangereux : elle l'a admis. Elle sait qu'il continue de l'être : elle le tolère. La vérité est qu'il y a au fond du problème Prusse-Autriche une question physique et, comme aime le répéter avec une brutale justesse un Allemand de nos amis, une question d'attraction de sexes. L'éternelle domination de l'élément féminin par l'élément mâle, de l'élément süddeutsch (Allemand méridional) par l'élément norddeutsch (Allemand nordique). Le choc entre un Viennois (ou aussi bien un Munois, on se rappelle la capitulation de l'Allemagne méridionale, l'effondrement de la fameuse ligue de résistance du Mein au moment de l'accession au pouvoir de Hitler!) et un habitant de l'Est de l'Elbe, un Ostelbier, c'est le choc entre une porcelaine en pâte tendre et la faïence spéciale, la faïence armée, dite « terre de fer ».

C'est bien cela, le triomphe de la brutalité sur la délicatesse et la courtoisie, de la *deutsche energie*, sur la *gemütlichkeit*. Seulement la véritable âme allemande, le véritable *Deutschtum*, ce n'est pas à Berlin, qu'on la trouve, mais à Vienne. En se courbant sous la *Schlague* prussienne, l'Allemand du Sud s'avilit. Sa civilisation — la nôtre! — est tellement supérieure à la culture « ostelbienne »! Nous voulons croire encore que cette vieille civilisation-là ne se laissera pas anéantir par le racisme païen d'une Prusse barbare. Certes, la propagande est habile — et l'hitlérisme a le génie de la propagande — qui exploite l'idéal de la Grande-Allemagne.

Comme l'écrivait dernièrement un éminent écrivain catholique d'Allemagne, aujourd'hui proscrit :

L'appartenance mutuelle, sur le terrain du sang et de la culture, de tous les êtres parlant même langue, constitue une réalité et une valeur d'une utilisation aisée. Dans quelque coin de terre qu'il réside, l'Allemand ne restera jamais sourd à l'appel adressé à l'honneur germanique. Sans peine aucune on trouvera assez de naïfs pour saluer dans l'enthousiasme l'aurore de la roue de lumière (emblème raciste). N'oublions pas les moyens matériels, la caisse abondante de la propagande, largement mise à la disposition de la doctrine nationale-socialiste. Ces sommes copieuses facilitent la mise sur pied d'organisations camouflées servant à la diffusion des idées hitlériennes.

Et le comte d'Harcourt fait remarquer :

L'exemple récent de la Sarre fournit une excellente illustration des lignes ci-dessus : tout ensemble de l'efficacité matérielle des grasses caisses de propagande et de l'impossibilité pour l'Allemand de « demeurer sourd, dans quelque coin de terre qu'il réside, à l'appel adressé à l'honneur germanique ». Il y a autre chose que la teneur et que le calcul dans le vote massif des catholiques de Sarre en faveur du rattachement. Il y a eu la manifestation d'une immense vague affective. « L'appel à l'honneur germanique » a balayé toutes les résistances, a tout emporté : les craintes pour l'avenir, les trop justes appréhensions motivées par le traitement imposé aux frères confessionnels du Reich. Pour ces catholiques traités en citoyens de seconde zone et toujours suspectés de tiédeur allemande n'a plus existé que le sentiment exaltant de se fondre dans le grand courant national. Une sorte de réhabilitation germanique.

* * *

La diplomatie antihégémonie prussienne — France-Angleterre-Italie — doit soutenir de son mieux ces Autrichiens qui, en luttant pour une Autriche indépendante, combattent le paganisme nordique et veulent sauver l'ancienne civilisation germanique dont la Culture « ostelbienne » a usurpé le nom. On raconte, ces jours-ci, que Paris, Rome et Londres seraient moins opposés à un retour des Habsbourgs à Vienne. Tant mieux! Car ils ont une singulière conception des besoins de l'Europe ceux qui, avec M. Benès, ne craignent pas de dire : plutôt Hitler, que l'archiduc Otto!

Ne se rendent-ils donc pas compte, qu'ayant désormais achevé la nation allemande, l'hitlérisme n'a pas le choix ?

Il ne peut — écrit M. Pierre Lafue dans la *Revue Universelle* — que réaliser le rêve de la démocratie weimarienne et faire déborder la nation enfin formée sur tous les territoires où résonne la langue de Luther... Puis, on verra... Le texte que nous citons au début de cet article, laisse entendre que le principe raciste lui-même sera

peut-être bientôt dépassé et que l'Allemagne se présentera un jour prochain, comme l'incarnation séduisante de la civilisation et de l'ordre.

Alors, ce sera, on peut le craindre, la ruée d'un nouvel Islam. Offensive spirituelle d'abord. Croisade d'idées. Propagande politique. Mais, derrière l'appareil des doctrines, les armes se forgeront.

L'Allemagne d'aujourd'hui n'est plus seulement redoutable parce qu'elle est un Empire organisé selon l'esprit de Potsdam, pourvu de son armature bismarckienne, mais encore parce qu'elle est devenue une nation où l'enthousiasme patriotique a l'ardeur de la jeunesse et atteint un niveau plus élevé que partout ailleurs. Qu'on ajoute à la France de Louis XIV la France de la Révolution, à la Prusse de Frédéric II l'Empire de Mahomet, et l'on aura à peu près l'espèce de puissance qui désormais rayonne sur l'Europe.

Il y a sur notre continent un pays, qui par une série de fatalités que nous avons essayé de montrer, rêve d'Empire universel, ne peut faire autre chose que rêver d'Empire universel.

Des peuples affaiblis, las, contractés sur eux-mêmes, sans grands désirs, sans vrais élans, pourront-ils contenir cette masse animée d'une énergie et neuve? Pourront-ils même se soustraire toujours à sa séduction? C'est à nous de répondre...

La Réforme a brisé l'unité religieuse et l'unité intellectuelle de la chrétienté. Il en est résulté que les nations ont évolué de façons divergentes et que, lentement, des mots qui avaient autrefois le même sens chez tout Européen cultivé, ont fini par désigner des réalités fort différentes en France, en Angleterre, en Allemagne. La facilité des moyens de communication, et surtout la grande presse avec ses informations télégraphiques ont généralisé le mal. On emploie les mêmes mots dans toutes les capitales européennes mais comme ces mots identiques empêchent de se comprendre!

En présentant, l'autre soir à Paris, sir John Simon au nombreux auditoire accouru pour l'entendre parler du régime parlementaire anglais, M. Flandin a dit : « ... le Cabinet britannique, cette entité si remarquable qui s'est perfectionnée par des siècles d'existence et qui représente, sans doute, ce qu'il y a de plus parfait comme organisation du gouvernement démocratique ».

Gouvernement démocratique! Mais l'Angleterre n'est rien moins qu'une démocratie! Hilaire Belloc — très certainement un des meilleurs connaisseurs de son pays et que sa grande science historique et son étonnante connaissance de l'Europe actuelle conduisent à des rapprochements suggestifs et à de lumineux parallèles — a bien montré que l'Angleterre est une aristocratie, c'est-à-dire un pays : « où la masse du peuple, non seulement accepte la direction d'une petite classe de dirigeants, mais aime d'être gouvernée de la sorte ».

Qui dit démocratie, dit égalité. Or, le peuple anglais a le dégoût de l'égalité. Il tend instinctivement à obéir à une petite classe riche.

Sir John Simon, dans les intéressantes considérations qu'il a développées, nous paraît avoir oublié la toile de fond, l'éclairage, l'atmosphère. M. Flandin parle couramment l'anglais; sir John Simon s'exprime fort bien en français, mais comment se défendre, en les écoutant, de l'impression qu'il n'ont pas une notion bien claire du génie de leur pays respectif en tant que ce génie diffère de — et s'oppose à — celui du pays étranger où ils essaient de se faire comprendre?

Le ministre anglais a terminé sa conférence par ces mots :

Nos deux pays sont les seuls grands Etats d'Europe qui, à une époque où de nouveaux systèmes de gouvernement ont été adoptés et où la popularité des institutions parlementaires semble être sur son déclin, ont conservé un gouvernement démocratique et parlementaire.

Ah! mes amis français, quelles que soient les différences qui existent entre nos deux systèmes, elles sont infiniment moins importantes que cette simple analogie. C'est parce que je viens d'un pays où l'on respecte la liberté individuelle, où les élections se font librement et ouvertement, et où l'opinion publique s'exprime par le jeu des institutions parlementaires, c'est pour ces raisons que j'ai éprouvé tant

de plaisir et de fierté à m'adresser à un public d'hommes et de femmes dont la patrie a apporté une contribution si longue et si éclatante à l'histoire et à la pratique actuelle des libertés humaines.

Que d'équivoques génératrices des plus graves malentendus! Les gouvernements démocratiques et parlementaires anglais et français ne sont guère comparables. La liberté individuelle a une portée tout autre à Londres qu'à Paris. En France on s'échauffe pour la Justice; en Angleterre pour l'Ordre. Des élections libres et ouvertes ont, de même, un sens bien différent de chaque côté de la Manche. Quant à l'opinion publique s'exprimant par le jeu des institutions parlementaires: en Angleterre, c'est une fiction, en France une triste réalité...

* * *

Combien notre ami Belloc nous paraissait plus près de la vérité quand il écrivait ici, le 26 octobre dernier, en dénonçant l'erreur de ceux qui, en France, veulent réformer l'Etat français sur le patron de l'Etat anglais :

Pour un observateur anglais des choses françaises, la vérité lui apparaît ainsi : jamais des institutions parlementaires ne travailleront bien dans une société où les hommes s'estiment des citoyens égaux et où la plupart sont activement intéressés dans la machine gouvernementale. Il semble également évident, à cet observateur anglais, que jamais vous ne porterez remède aux maux inhérents à tous les Parlements par une action des parlementaires. Pour guérir les maladies que le parlementarisme introduit dans des pays non-aristocratiques, il n'y a qu'à se défaire du Parlement. Ayez un pouvoir central fort et de grandes libertés locales, mais finissez-en avec le politicien professionnel. L'idée que l'on peut rétablir la situation par un changement de personnalités parlementaires ou par un changement des règles du jeu parlementaire est aussi déraisonnable que celle qui veut guérir un joueur qui court à la banqueroute en lui faisant abandonner le baccara pour la roulette — ou un ivrogne en le priant de renoncer au brandy pour d'adonner à la vodka.

Parlant au VII^e Congrès des Soviets, Molotoff, président du Conseil des commissaires du Peuple de l'U. R. S. S., a dit que :

.. d'ores et déjà, par la socialisation intégrale des principaux moyens de production et d'échange, par la collectivisation des quatre cinquièmes du sol arable; par le fait que la liquidation de la bourgeoisie est achevée; par cet autre fait qu'au début de 1935, les « ouvriers » et les « paysans kolkhoziens », avec leurs familles formaient les trois quarts de la population totale (prolétariat, 28.1 p. c.; kolkhoziens et artisans coopérés, 45.9 p. c.), « la Russie de la N. E. P. est devenue la Russie socialiste ».

Le bolchévisme a énormément évolué depuis ses débuts en Russie; un Staline, nationaliste avant tout, est fort loin d'un Trotzky, internationaliste avant tout. En ce moment, Moscou est pacifique au point que Molokoff, dans son « Rapport » « peut affirmer — nous citons M. Vandervelde — sans risque d'être contredit, qu'il n'y a pas de rempart plus sûr de la paix (et il s'agit bien de la paix du *statu quo* territorial!) que le Pouvoir des ouvriers et des paysans. » On le comprend d'ailleurs. Pour s'équiper, pour se construire, l'U. R. S. S. a besoin de la paix. Or, à l'Ouest comme à l'Est, Moscou se sent menacé...

* * *

La Russie soviétique a suscité toute une littérature. Les volumes se suivent sans arrêt. Il y en a déjà toute une bibliothèque. Mais, comme le dit fort bien M. Louis Rougier, professeur aux Universités de Besançon et du Caire, l'auteur de *La Mystique soviétique* que vient d'édition *Equilibres*, on a communément négligé « le

(Voir suite page 25)

L'exécution de Thomas More

« Thomas Palmer, officier; Thomas Spert, officier; Gregorius Lovell, esquire; Thomas Burbage, esquire; Willielmus Brown, esquire; Jasper Leyke, esquire; Thomas Byllington, esquire; Johannes Parnell, gentilhomme; Galfridus Chamber, gentilhomme; Edward Stokwod, gentilhomme; Riccardus Bellamy, gentilhomme; Georgius Stokys, gentilhomme. » Tels étaient les jurés devant lesquels le 1^{er} juillet 1535, More fut appelé à comparaître. Ils étaient ses voisins, car ils vivaient près de la Tour dans laquelle il était accusé de trahison. Ils étaient ses pairs. Ils étaient des Anglais; ils étaient l'Angleterre.

Quant à ses juges — disons qu'ils ne représentaient nullement l'Angleterre, mais seulement le roi — ils s'appelaient lord Audley, lord chancelier; Thomas, duc de Norfolk; Charles, duc de Suffolk; le comte de Huntingdon; le comte de Cumberland, le comte de Wiltshire (père d'Anne Boleyn); lord Montague, lord Rochford (frère d'Anne Boleyn); lord Windsor; Thomas Cromwell, secrétaire; sir John Fitz-James, premier juge du Banc de Roi; sir John Baldwin, premier juge à la cour des *placids* communs; sir Richard Lister, premier baron de l'Echiquier; sir William Paulet; sir John Porte; sir John Spellmann; sir Walter Luke; sir William Fitz-William; sir Anthony Fitz-Herbert. Tous juges du Banc du Roi. Ils avaient cité Thomas More à comparaître devant eux et, s'ils n'étaient pas des meurtriers volontaires — et pourtant ils allaient commettre un meurtre — s'ils étaient, au pis-aller, mus par l'avarice, ou par l'ambition comme les deux Boleyn, ou par un sentiment mal compris de loyauté envers leur souverain, on peut dire, sans cesser de se montrer généreux, qu'ils ne virent pas le Thomas More qu'ils avaient cité à comparaître. Ils virent à sa place un homme devenu obstiné et bizarre, un homme féru d'intelligence qui s'entêtait à se servir de ses facultés pour disserter sur des questions auxquelles rien ne l'obligeait à réfléchir: un être tracassier, un égaré, un excentrique, un homme, en somme, tout différent de ce qu'ils étaient eux-mêmes. Ils ne désiraient pas précisément être cruels, mais ils devaient absolument se débarrasser de lui.

Venons-en à l'accusation. Elle comptait six pages en latin, texte prolix comme si le souci de la vérité l'inspirait, et rempli de répétitions légales, comme pour apparaître plus légales. Ce Parlement, qui s'était assemblé en 1529 et qui n'avait pas encore été dissous, avait le 3 novembre du précédent automne, dans la vingt-sixième année du règne d'Henri, décrété que le roi était le chef unique et suprême sur la terre de l'Eglise d'Angleterre. Il avait aussi décrété que tout homme qui, par malveillance, par actes ou paroles tenterait de priver le roi et ses héritiers de ce titre légitime, se rendrait coupable de trahison et subirait le châtement des traîtres. Sir Thomas More, logeant dans la Tour, avait « détourné son regard de Dieu », et se laissant « séduire par le diable », avait justement commis ce crime de trahison prévu par le décret, et mérité ce châtement réservé aux traîtres.

La suite disait de quelle manière il avait commis cette grave offense. Dans sa prison de la Tour de Londres, le 1^{er} mai, le septième jour, devant sir Thomas Cromwell, devant un membre du

clergé: Thomas Bedyll, et devant un docteur en droit: John Tregonell, il avait refusé d'approuver ou de critiquer l'acte de Suprématie dont il était question plus haut; montrant ainsi son malin désir de renverser le roi; et répondant en anglais — l'accusation était par ailleurs rédigée en latin — « Je n'entends me mêler point de telles affaires, car je suis fermement décidé à servir Dieu, et à méditer sur sa passion et sur ma sortie de ce monde. »

En outre, ce traître à son roi avait conspiré avec un membre du clergé, nommé John Fisher, également enfermé à la Tour pour avoir connu et dissimulé un crime de trahison, sans y être lui-même directement mêlé; il avait encouragé le dit Fisher dans son obstination, ce qui était prouvé par le fait que des lettres avaient été échangées entre eux, et par la similitude des réponses que Fisher et More avaient faites à ceux qui les avaient interrogés. L'un et l'autre de ces deux hommes avaient parlé, par exemple, d'une épée à deux tranchants, et disant que le statut actuel était pareil à un instrument de cette sorte. Devant les commissaires du roi, Fisher avait déclaré:

« Je ne veux pas me mêler de cette affaire, car le statut est comme une épée à deux tranchants. Si je réponds dans un sens, j'offense ma conscience; si je répondais dans l'autre sens, je mets mes jours en danger; ce pourquoi je ne veux faire aucune réponse en cette matière. »

Plus tard, les paroles de More devant le commissaire avaient été les mêmes:

« La loi et le statut par lequel le roi est fait chef suprême de l'Eglise, ainsi qu'il est dit plus haut, est comme une épée à deux tranchants; car, dire que ces lois sont bonnes, est dangereux pour l'âme; et dire le contraire, c'est la mort pour le corps. Pourquoi ne veux faire aucune autre réponse, parce que point ne veux être la cause du raccourcissement de ma vie. »

Ces deux réponses n'étaient toutes deux que l'écho de ce que More lui-même avait dit dans une lettre à Fisher. More était donc responsable, non seulement de sa propre trahison, mais de celle de Fisher.

Enfin, le 12 juin, — guère plus de deux semaines avant son jugement — More, devant Richard Rich, avait proféré des paroles qui révélaient sa malveillance. Rich ayant dit: « Et si j'étais élu roi par le Parlement? »; et encore: « Et si j'étais élu pape? », More avait répondu: « Et si le Parlement avait déclaré que Dieu n'était pas Dieu? » Ensuite More avait par mégarde laissé tomber les fatales paroles: le Parlement n'avait pas le pouvoir de faire d'Henri le chef de l'Eglise; quand même il serait tenu pour tel en Angleterre, il ne serait pas tenu pour tel dans le reste de la chrétienté.

A peine la terrible accusation était-elle formulée, accusation si haineuse elle-même et menaçant Thomas de mort, que le duc de Norfolk et le lord chancelier surgissaient, brandissant leur offre de pardon, maintenant trop bien connue: « Sir Thomas More, vous voyez que vous avez odieusement offensé la Majesté du Roi; nous avons toutefois la très bonne espérance (car telle est sa

grande libéralité, sa douceur, sa clémence) que, s'il vous plaît de révoquer et réformer l'opinion opiniâtre, obstinée que vous avez si injustement maintenue jusqu'ici, et à laquelle vous vous êtes si longtemps arrêté, vous goûterez de Sa Majesté le gracieux pardon. »

« Messieurs, répondit sir Thomas More, je remercie très humblement vos honorables personnes de la bonne volonté qu'elles témoignent à mon égard. Toutefois, je supplie Dieu qu'il daigne condescendre à soutenir en moi ma loyale façon de voir jusqu'à la dernière heure, jusqu'au moment suprême.

» En ce qui concerne maintenant les choses dont m'accusez et défiez tout ensemble, le texte en est si prolix et si long que je crains, après ma longue détention, ma longue maladie, ma faiblesse et ma débilité présentes, que ni mon esprit, ni ma mémoire, ni ma voix même ne me rendent le service de formuler une réponse aussi substantielle, aussi efficace et suffisante que l'exigeraient le poids et l'importance des charges qu'il vous plaît de faire peser sur moi. »

Ce n'était plus « le jeune More » qu'il avait été jusqu'à voici peu de mois. Ce n'était plus le chancelier avenant qui, malgré ses souffrances, pouvait encore offrir à la cour, avec sa bonne humeur, l'image d'une santé passable. Sa longue barbe lui donnait l'air négligé; il chancelait de fatigue; le fait d'avoir écouté cette longue accusation, après quinze mois de prison, le fait de l'avoir écoutée debout avait dû l'étourdir. Il s'appuyait sur une canne. On lui apporta une chaise. Il s'assit et entreprit sa défense légale.

D'abord, répondant au reproche d'être resté silencieux quand on lui avait présenté le Statut de Suprématie, il développa l'argument suivant : « Comment ce silence pouvait-il lui faire courir un danger? Ni votre loi, ni aucune loi au monde ne peut me punir en justice et en équité, à moins que vous puissiez mettre en outre à ma charge quelque parole ou quelque fait ayant la valeur d'un acte. »

Le procureur du Roi intervint à ce moment pour répliquer que le silence équivalait à « une désapprobation du statut »; à quoi More répondit, en se tenant sur le terrain de la plus froide légalité, que, dans la loi civile, le silence implique plutôt une approbation qu'un blâme.

Puis, More se défendit contre l'accusation d'avoir encouragé Fisher dans sa désobéissance. Oui, il avait écrit des lettres à Fisher. Mais au point de vue légal ces lettres étaient absolument inoffensives. S'il s'était servi de l'expression : « épée à deux tranchants », c'avait été dans des allusions à des cas de conscience imaginaires; il ne l'avait jamais appliquée directement au Statut. Il n'avait jamais dicté à Fisher sa conduite. Et il conclut avec fermeté : « Voici ce que contenaient mes lettres, sur quoi vous ne pouvez trouver selon vos lois matière à me condamner à la peine de mort. »

On introduisit Rich, l'homme qui avait été envoyé à la Tour pour entraîner More dans une conversation imprudente. Ce n'est pas au hasard qu'on l'avait choisi pour cet office : on savait que, s'il ne réussissait pas à faire dire au prisonnier ce qu'il ne voulait pas dire, il était assez menteur pour prétendre qu'il avait réussi. On pouvait lui faire confiance : le parjure ne lui faisait pas peur; le serment de dire la vérité, toute la vérité, ne l'empêcherait pas de débiter au procès tous les mensonges nécessaires; on savait même déjà qu'en échange de ce service, il serait, le moment venu, armé chevalier. Rich répéta ce qui se trouvait dans l'acte d'accusation : More avait repoussé la suprématie du roi sur l'Eglise. Chacun savait que Rich était un menteur; More le savait et il savait que chacun des juges et jurés le savait. Sa réponse brutale qu'il fit à la déposition de Rich ne prouvait nullement qu'il avait

perdu le contrôle de soi; elle ne voulait que discréditer le seul témoin qui fût contre lui :

« — Si moi, j'étais un homme » — l'accent ironiquement posé sur le *je* — « pour qui un serment ne compte pas, chacun sait que je ne serais point à cette place, en ce moment et dans les circonstances actuelles en posture d'accusé. Si votre serment à vous, maître Rich, est un serment fait de bonne foi, je demande à ne jamais voir Dieu face à face. Or, même pour gagner le monde entier à ma cause, je ne voudrais point tenir un tel propos, si je craignais de courir le moindre risque. »

More avait connu Rich pendant toute sa vie. Il poursuivit, son regard fixé sur lui : « Vous savez que je vous connais, et pas depuis guère, vous et vos propos, depuis votre jeunesse et jusqu'à ce jour; nous avons longtemps habité la même paroisse, où, comme vous-même pourrez le reconnaître (et je regrette que vous me forciez aujourd'hui à le dire) vous étiez tenu pour une langue légère, un vulgaire menteur, grand joueur aux dés, pour un homme d'une réputation peu recommandable. Et de même dans votre maison du Temple où vous avez été élevé, vous étiez tenu pour tel. »

De More ou de Rich, lequel de ces deux hommes, ces jurés, qui représentaient l'Angleterre, allaient-ils croire?

Comment se figurer comme une chose vraisemblable que l'homme qui avait un tel mépris pour Rich eût confié à Rich les secrets de sa conscience, dans un cas aussi grave, tandis qu'il refusait ces mêmes secrets aux commissaires du roi? More avait conversé avec Rich, mais il est certain qu'il n'avait jamais exprimé devant Rich son opinion concernant la suprématie du roi.

On appela les autres témoins. Southwell et Palmer entrèrent et déclarèrent qu'ils étaient si occupés à emballer les livres du prisonnier qu'ils n'avaient même pas tenté de suivre la conversation qui se poursuivait entre les deux interlocuteurs.

Après ce témoignage, le jury croirait-il Rich?

Même si More avait parlé et donné à Rich, contrairement à la plus élémentaire prudence, son avis sur l'Acte de Suprématie, est-ce que cela le désignait comme coupable d'avoir parlé « avec malveillance »? More le demandait à ses juges. Dans cette loi du Parlement à laquelle il était accusé d'avoir contrevenu, les coupables de trahison avaient à faire autre chose que s'opposer par la parole aux prétentions du roi; ils avaient à parler ou à agir contre cette prétention « avec malveillance ». Les mots « avec malveillance » avaient été soigneusement et délibérément introduits dans le Statut sur les instances de la Chambre des Lords, car on s'était rendu compte que la vie des citoyens deviendrait rapidement intolérable si un propos étourdi pouvait mettre en danger la tête d'un homme, et devenir une tentation pour un mouchard ou pour un espion. Comment Thomas More pouvait-il être tenu pour avoir parlé « avec malveillance » à Richard Rich? Si, disait More, « la malice est en toute circonstance un péché, il n'est pas un seul homme qui puisse s'en déclarer de bonne foi innocent »; mais elle ne l'est pas. Or d'après le contexte le mot *malitia* signifie clairement, non point « malice » au sens général, mais *malevolentia*, c'est-à-dire malveillance. Et la présence de ce mot dans le Statut constitue un fait aussi matériel que peut l'être la présence du mot « effraction » dans la loi relative à l'entrée par effraction, qui distingue cette manière de pénétrer dans un lieu, de l'entrée librement consentie.

Jusqu'à-là, More avait traité la Cour comme si elle était ce qu'elle prétendait être, c'est-à-dire une cour de justice. Il n'avait tenu compte d'aucune considération autre que légale. Il avait démontré lui-même qu'il était « non coupable »; il n'avait pas tenté de se faire apparaître comme un martyr.

Les jurés se retirèrent. Au bout de quinze minutes, ils rappor-

taient le verdict (dicté par l'intimidation). L'accusé était déclaré coupable.

Le lord-chancelier se leva pour le prononcé du jugement, mais More — le légiste — qui connaissait mieux la loi que n'importe quel juge présent, l'interrompit :

« Mylord, quand j'étais moi-même le représentant de la loi, l'usage, dans un tel cas, était de demander au prisonnier, avant le prononcé du jugement, pour quelles raisons il estimait que le jugement ne devrait pas être prononcé contre lui. »

More fut donc autorisé à parler; cette fois il ne discuta point l'accusation elle-même; il analysa l'acte du Parlement sur lequel l'accusation reposait. Cet acte, plaïda-t-il, n'était pas valable. Il était contraire à la constitution de la Chrétienté. Aucun prince temporel ne pouvait, par aucune loi, usurper sur sa tête une prééminence spirituelle qui appartient de droit au Saint-Siège, et qui avait été accordée, par Notre Sauveur lui-même, à saint Pierre et à ses successeurs. L'Angleterre ne pouvait pas plus faire voter cette loi de suprématie, contraire à la loi générale de l'Eglise catholique universelle du Christ, « que la cité de Londres » — ce sont les propres paroles de More — « qui n'était qu'un membre du royaume, ne pouvait faire voter une loi contre un acte du Parlement qui engage le royaume tout entier ».

Non seulement la Loi de Suprématie était contraire aux lois de la Chrétienté, mais elle était encore contraire aux lois d'Angleterre, à la Grande Charte qui n'avait pas encore été abrogée : *Quod ecclesia Anglicana libera sit, et habeat omnia iura sua integra, et liberates suas illaesas*. Elle n'était pas moins contraire au « serment sacré que S. M. le Roi lui-même et tout prince chrétien recevait toujours en grande solennité à leur couronnement ».

Et More poursuivait, alléguant « que ce royaume d'Angleterre ne pouvait pas plus refuser obéissance au Saint-Siège qu'un enfant ne pouvait refuser d'obéir à son père ».

A certain moment, le chancelier interrompit cette éloquente défense. Il exposa au condamné un argument dont on avait déjà usé bien souvent et qui paraissait plus faible encore que lorsqu'on l'avait entendu pour la première fois : « Songez, lui dit-il, à tous les savants de ce pays, aux évêques, aux universités qui ont donné leur consentement à cet acte. Vous êtes seul! » Mais la remontrance ne fit que donner plus de vigueur à ce que More avait jusqu'ici prononcé avec réserve : en défendant son point de vue, More était avec toute la chrétienté. Il était avec les morts, avec « ceux qui sont maintenant des saints dans le ciel ». Et il conclut : « C'est pourquoi je ne suis point tenu, Mylord, de conformer ma conscience au conseil d'un royaume contre le conseil général de la Chrétienté. Car les saints évêques dont j'ai parlé sont plus de cent contre chacun de vos évêques; contre un de vos conseils ou de vos parlements (et Dieu sait ce qu'ils valent), j'ai pour moi les conciles réunis depuis mille ans. Et, pour ce seul royaume-ci j'ai tous les royaumes chrétiens du Christ. »

Le duc de Norfolk intervint, croyant marquer un point : « A présent, dit-il, nous voyons clairement que la malveillance vous inspire. »

« Non, non, répliqua sir Thomas More, c'est la pure nécessité, pour la décharge de ma conscience, qui seule me force à parler. J'en appelle à Dieu, dont l'œil pénètre au plus profond du cœur de l'homme, et je l'adjure d'être mon témoin. D'ailleurs, ce n'est pas tant pour cette suprématie que vous cherchez à faire couler mon sang; la vraie raison, c'est que je n'ai pas voulu donner mon approbation au mariage. »

L'agitation qui marquait ces dernières répliques tomba; le lord-chancelier et le président du tribunal, sir John Fitz-James, se concertèrent à voix basse. Que fallait-il penser de l'argument

sur l'invalidité du Statut? Les déclarations de sir Thomas More sur la loi de la Chrétienté avaient-elles une valeur légale? Dans l'affirmative, pouvait-on passer au prononcé du jugement? On craignait le juriste consommé qu'était More. Le président du tribunal (?) répondit d'un air de franchise, comme s'il venait de peser la question et de la résoudre : « Mylords, par saint Julien, il faut que je le confesse. Si l'acte du Parlement est légal, l'accusation est bien fondée. »

L'accusation étant fondée, le jugement fut sans délai prononcé. Sir Thomas était condamné à être pendu, éviscéré et ensuite écartelé. Le condamné avait-il quelque chose à dire?

More avait déjà parlé, d'abord en juriste qui connaissait les lois d'Angleterre, puis en juriste qui connaissait la justice de la Chrétienté. La parole était maintenant au martyr — puisque martyr il devait être. Noblesse oblige. Il parla : « J'ai peu de chose à dire, mylords; sauf ceci : que le bienheureux apôtre saint Paul, ainsi que nous lisons dans les Actes des Apôtres, était présent et consentant à la mort de saint Etienne, et garda les vêtements de ceux qui le lapidèrent jusqu'à ce que mort s'ensuive, et pourtant ne sont-ils pas maintenant tous deux ensemble, deux saints dans le Ciel, et n'y seront-ils pas ensemble et amis, pendant toute l'éternité? De même, j'ai sincèrement confiance et prierai dans ce but avec ferveur, que, bien que vos Seigneuries ont été sur terre les fourriers de ma condamnation, nous pouvons néanmoins nous retrouver heureusement plus tard au Ciel tous ensemble pour notre salut éternel. Et de même je désire que Dieu tout-puissant préserve et défende S. M. le Roi, et lui envoie un bon conseil. »

* * *

Comparer ses juges à saint Paul! Exquise courtoisie.

Sir William Kingston le reconduisit à la Tour en un cortège qui symbolisait la vengeance du roi aux yeux des citoyens, une hache portée devant le condamné, le tranchant tourné vers lui, en signe de condamnation.

La première halte vint du fils unique de More, John, qui se jeta en pleurant aux pieds de son père, réclamant la bénédiction du condamné; More le bénit et l'embrassa affectueusement, mais il ne pleurait pas.

Alors, comme ils arrivaient au lieu dit Le Vieux Cygne, qui était, à ce qu'on nous dit, en vue de l'école Saint-Antoine, où, sous le grammairien Holt, More avait commencé ses lettres à sept ans, son guide sir William Kingston, chevalier robuste, haut de taille et de belle prestance, connu pour son cœur impitoyable et même dur, se tourna vers lui pour faire ses adieux. Et comme il lui disait au revoir, des larmes coulèrent sur ses joues.

« Brave Kingston, dit More, n'ayez point de chagrin, mais au contraire soyez de bonne humeur, car je prierai pour vous et pour votre femme, afin que nous puissions nous retrouver ensemble au Ciel, où nous serons joyeux pour l'éternité. »

Il poursuivit sa route, et ses yeux étaient toujours secs; son visage n'était pas de pierre; c'était son visage de tous les jours. Comme on arrivait au quai de la Tour, Meg se rua parmi les hallebardes et se jeta au cou de son père adoré, incapable de dire autre chose que : « Mon père! O mon père! » A peine avait-elle été emmenée de force, à peine More avait-il marché dix pas de plus, que complètement oubliée d'elle-même, de son entourage, emportée par l'amour qu'elle avait pour son père, Meg surgit de nouveau, traversa l'escorte, enlaça le prisonnier encore une fois, l'embrassant et l'embrassant encore, mais ne tirant de lui cette fois aucune parole, rien qu'une larme brillante. Toute l'escorte pleurait. Et Margaret Giggs aussi l'embrassa, et Dorothy Collie, la servante. Ils poursuivirent alors leur chemin.

La Tour, de nouveau. Après la tension nerveuse de ce jugement, More prit du repos; et, s'étant reposé, retrouva tous ses moyens, toutes ses habitudes : ses méditations, ses railleries, ses raisonnements, ses moqueries envers le démon. Y avait-il vraiment une différence entre mourir sous la hache, la tête sur un billot, et mourir de langueur dans son lit? « Il en est qu'on entend, sur leur lit d'agonie, se plaindre de sentir des couteaux tranchants leur taillader le cœur. D'autres crient, croyant sentir leur cerveau, sous leur crâne, harcelé de mille piqûres. Ceux qui sont couchés par la pleurésie croient, chaque fois qu'ils toussent, sentir une épée tranchante les percer jusqu'au cœur. »

Et More songea de nouveau à la gloire du Ciel. Qu'arriverait-il donc si l'on perdait la tête sur le chemin de cette gloire? « A cette grande gloire, nul ne peut arriver sans tête. Car le Christ est notre tête : et pour cela qu'à Lui nous devons être joints, et que comme les membres d'un corps suivent le corps, nous devons le suivre, si nous voulons arriver jusqu'à cette gloire. Le Christ est notre guide et il doit nous guider jusqu'au bout. Il est entré devant nous dans cette gloire. Qui donc y veut entrer après lui, le chemin que le Christ a parcouru, le même chemin il faut qu'il le suive. Et quel fut ce chemin par lequel il marcha vers le Ciel? Lui-même a montré ce qu'il était, ce chemin, que son Père avait préparé pour lui, ce chemin où il a dit aux deux disciples allant vers le château d'Emmaüs : Ne saviez vous donc pas que le Christ devait souffrir la passion et par cette souffrance entrer dans son royaume? Qui ne rougirait de vouloir entrer tout à son aise dans le royaume du Christ quand Lui-même n'entra pas sans souffrir en possession de son bien propre? »

More pouvait s'adonner à ses plaisanteries avec une liberté qu'il n'avait jamais connue. Il n'était plus qu'à quelques jours du Ciel, et ne pouvait donc plus accorder la moindre importance à certaines choses importantes d'ici-bas. Un jeune courtisan, délégué vers lui par le roi, vint voir More, le priant à cette heure tardive, avec une insistance importune, de modifier sa façon de voir, c'est-à-dire de se soumettre. Lassé par cette insistance, par les « Modifiez votre façon de voir! » de l'envoyé d'Henri, More, pour se débarrasser du jeune perroquet, lui lança : « Eh bien, ma façon de voir est changée! »

L'autre ne se le fit pas dire deux fois, Il courut vers le roi et, tandis que More avait déjà oublié le visiteur, la visite et le propos qu'il avait tenu, le courtisan, très excité par son succès, répétait que More avait changé d'avis. « Mais de quel avis s'agit-il? » demande le roi. Il renvoie le jeune étourdi, afin qu'il s'en informe. Et More, dont la sainteté et la santé mentale ont été mises en doute, par le chroniqueur protestant Hall, pour la raison que, dans les moments les plus graves, il se livrait à des facéties, More se demande d'où tombe ce jeune exalté et ce qu'on lui veut : « Car, dit-il, je pensais que, tandis que j'avais d'abord projeté de me faire raser, afin de paraître tel que j'étais auparavant, j'avais changé d'avis, ayant maintenant décidé que ma barbe prendra telle place qu'il lui plaira sur mon visage. »

More écrivit de la Tour au moins deux lettres d'adieu : dont une à Bonvisi, riche marchand italien de Lucca, avec lequel il était plus affectueusement lié qu'avec n'importe quel autre marchand, même anglais. Rendons justice à Bonvisi : il méritait une telle affection; il envoya régulièrement du vin et de la viande à la Tour; et sachant maintenant que More allait mourir, il lui fit parvenir, avec une générosité dont tous les Londoniens ne pouvaient pas faire étalage, un costume de camelot de soie qu'il porterait au dernier moment. More lui écrivit en latin, l'appelant « moitié de mon cœur » et lui disant son chagrin de ne pouvoir jamais lui revaloir la moitié de ses bontés, mais lui rappelant que Dieu dans sa miséricorde « nous mènera loin de ce monde misérable et tourmenté, jusqu'au repos qu'il nous prépare; et là plus besoin

de lettres, nulle muraille pour nous séparer, nul gardien pour nous empêcher de converser ensemble; plus rien que la récolte de l'éternelle joie, dans la société de Dieu le Père, de son Fils unique, Jésus-Christ notre Sauveur, et de leur Esprit Saint à tous deux, du Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre ».

Mais la toute dernière lettre de More fut pour sa fille. Il l'écrivit la veille de son exécution. Lettre unique par l'attention qu'elle porte aux choses de la maison, et, dans le même souffle, pour les propos qu'elle formule concernant les joies les plus hautes du paradis :

« Que Notre-Seigneur te bénisse, ma brave enfant, toi et ton bon mari, et votre petit garçon, et tous les tiens, tous mes enfants, tous mes filleuls, tous tes amis. Recommande-moi, quand tu le pourras faire, à ma bonne fille Cécily, que je supplie Notre-Seigneur de consoler. Je lui envoie ma bénédiction, à elle et à tous ses enfants et je lui demande de prier pour moi. Je lui envoie un mouchoir : et que Dieu console aussi son mari, mon bon fils. Ma bonne fille Daunce a la peinture sur parchemin que tu m'as remise de la part de M^{me} Coniers, le nom est au verso. Montre-lui ceci et dis-lui que je la prie instamment de permettre que tu puisses la lui renvoyer en mon nom, en signe du désir que j'ai qu'elle prie pour moi. J'aime beaucoup Dorothy Collie; je te prie d'être bonne pour elle. Je me demande si c'est à son sujet que tu m'as écrit. Sinon, je te prie d'être bonne pour l'autre dans son chagrin, et pour ma bonne fille Joane Aleyne aussi. Réponds-lui, je te prie, gentiment, car elle s'est adressée à moi ici aujourd'hui pour que tu te montres bonne pour elle.

« C'est t'attrister peut-être beaucoup, ma bonne Margaret, mais je serais désolé que la chose dût tarder plus longtemps que demain. Car c'est demain la veille de la Saint-Thomas et l'octave de Saint-Pierre : et pour cette raison, c'est demain que je voudrais aller vers Dieu : le jour de demain me serait vraiment très commode.

« Jamais je n'ai mieux aimé ta façon d'être avec moi que lorsque tu m'as embrassé pour la dernière fois. Car j'aime que l'amour filial et la douce charité oublient de tenir compte des conventions et des usages.

« Adieu, chère enfant! Prie pour moi, comme je prierai pour toi et pour tous tes amis, afin que nous puissions nous revoir heureux au Ciel. Je te remercie pour toute la peine que tu as prise à mon sujet. J'adresse maintenant à ma bonne fille Clément sa pierre d'algorithmes et je lui envoie ainsi qu'à mon filleul et à tous ici la bénédiction de Dieu et la mienne. Je te prie encore de me recommander à l'occasion à mon bon fils, John More. J'aime ses allures naturelles. Que Notre-Seigneur le bénisse, et sa bonne épouse, ma fille aimante, envers qui je le prie d'être bon, comme il a grande raison de l'être : et si ma terre arrive un jour entre ses mains, qu'il ne contrevienne pas à ma volonté concernant sa sœur Daunce! Et que Notre-Seigneur bénisse Thomas et Austin et tout ce qu'ils entreprendront! »

* * *

« J'aime ses allures naturelles. » More avait dit cela de son fils John. Ce fut d'une allure naturelle que More, le lendemain, le 6 juillet, le jour de l'octave de Saint-Pierre, marcha vers le lieu de l'exécution.

Sir Thomas Pope, vieil ami de More, l'avait éveillé, pour son dernier jour sur la terre, qui était aussi celui de sa renaissance au Ciel. Pope avait été envoyé à More par le roi; il apprit à More qu'il allait mourir aujourd'hui. More fut tout remerciements pour le messager qui lui donnait sa bonne nouvelle, et pour le roi qui lui avait accordé une retraite où méditer si paisiblement sur la mort. Mais le roi fut plus bienveillant encore. Il dispensait More

d'être pendu, éviscéré, écartelé. Il lui accordait d'être simplement décapité sur Tower Hill. Ce qui fit dire à More : « Dieu garde les amis du pardon du roi ! » Le roi devait en outre autoriser la fille et la femme du condamné à assister à sa mise en terre, et il demanda comme une faveur que More ne prononçât que peu de paroles au moment de mourir.

More revêtit le costume de camelot de soie que Bonvisi lui avait envoyé. Le lieutenant de la Tour voulut protester : l'exécuteur, un vaurien, devait en effet recevoir le vêtement en paiement de ses offices. « Tiendrai-je pour un vaurien, s'écria More, celui qui va me causer aujourd'hui un si remarquable bienfait ? » Néanmoins il changea de costume, accessible comme toujours à un bon conseil, et point prodigue quand l'économie était chose plus sage ; mais il demanda à Roper d'envoyer à l'homme un Saint-Michel d'or.

Sa dernière demi-heure fut aussi naturelle que n'importe quelle autre demi-heure de sa vie. Nulle apparence dramatique, nulle préparation théâtrale au martyr, rien qui le distinguât de l'allure propre à ses concitoyens les plus humbles ; rien qui puisse faire penser que le citoyen More s'était soudain mué en héros de roman, supérieur à la majorité de ses semblables.

Et pourtant des choses étonnantes se produisirent : un homme de Winchester, tenté par le désespoir et qui songeait au suicide, l'accosta sur le chemin qui conduisait à Tower Hill. More avait bien connu certaines aberrations religieuses des Londoniens, ses frères ; il n'ignorait pas l'existence de semblables tentations, et il plaignait de tout son cœur ceux qui en étaient obsédés ; il avait secouru celui qui venait à lui, quelques années auparavant. Il avait apaisé son esprit troublé. Mais depuis que More avait été emprisonné à la Tour, les tentations avaient de nouveau harcelé le malheureux ; et il accourait là, perdu d'angoisse ; il venait chercher du secours auprès de celui dont les tentations étaient si différentes des siennes. « Va, et prie pour moi, lui dit sir Thomas More, et je prierai pour toi, à mon tour, et tout spécialement. » L'homme, à partir de ce jour, retrouva la paix de l'esprit.

Voici venus les derniers instants. Jusqu'au bout, More se montre amical envers tous ceux qui l'entourent. Même il lui arrive de plaisanter encore. L'échelle menant à l'échafaud était en très mauvais état. More, qui, pendant son procès, avait eu besoin de s'appuyer sur une canne, eut besoin ici de la main du lieutenant. « Je vous en prie, dit-il, menez-moi là-haut. Pour la descente, je glisserai bien tout seul ! »

Ce n'était pas là fierté de son martyr, et non plus de l'indifférence. Les quelques paroles qu'il dit au peuple furent pour demander de prier pour lui, et de porter toujours témoignage qu'il allait souffrir ici la mort dans l'Église catholique, et pour elle. Ses tout derniers mots furent plus précis encore, et, malgré leur sobriété, ils sont restés clairs jusqu'au jour où nous sommes : « Je meurs loyal à Dieu et au Roi, mais à Dieu avant tout. »

Tandis qu'il s'agenouillait sur l'échafaud, ses lèvres remuèrent pour une courte prière : le *Miserere*. Puis, de ces mêmes lèvres qui venaient de prier et qui avaient ensuite embrassé le bourreau, il plaisanta une dernière fois : « Courage, mon brave, n'aie pas peur de faire ton office ; j'ai le cou très court ; fais attention de ne pas frapper de travers. Il y va de ton honneur ! »

Puis il se banda lui-même les yeux, disant au bourreau qui avait voulu s'en charger : « Non, je les banderai moi-même ». Ses yeux, qui étaient si bien lui, ne seraient aveuglés par nul autre que lui-même.

Il s'étendit de tout son long sur l'échafaud, car il n'y avait pas moyen de faire autrement, le billot n'étant qu'un bloc bas. Ainsi placé, et comme donnant la mesure de sa totale humilité, il ne causa au bourreau qu'un retard d'une seconde, le temps de dégager sa barbe, à laquelle il n'était pas habitué, afin qu'elle ne

fût pas sur le billot, et disant qu'elle ne devait pas être coupée, « elle qui n'avait jamais commis de trahison ».

La hache tomba sur ce mot, séparant de son corps cette tête qui, dans un monde plein de confusion et de révoltes, avait eu le grand tort de vouloir penser juste (1).

DANIEL SARGENT.

(Traduit de l'anglais par Maurice Beerblock.)

Comment l'empereur Maximilien voulut devenir pape et comment Charles-Quint devint empereur (2)

Maximilien ne se tint pas de joie quand il apprit que la réconciliation était scellée entre son petit-fils et Marguerite. Et cette joie s'exprima dans une lettre bien touchante qui fut un des derniers écrits de la main impériale déjà alourdie par la maladie : « Très chère et très amée fille, nous avons reçu vos lettres de XXV^e d'octobre et par icelles entendu l'honneur et auctorité que nostre bon filz le roy catholique vous a puis naguere fait et baillé, dont sommes très joyeux et avons bon espoir que vous acquiterez tellement au bien, adresse et conduite de ses affaires, mais augmentera vostre dite auctorité de plus en plus, comme vostre bon nepveur en quoy faisant ne nous sauroit faire autre chose plus agréable. Ce scet Dieu qu'il, très chère et très amée fille, soit garde de vous. Escript en nostre ville de Wels, le XII^e jour de décembre, l'an XV^e XVIII. Vostre bon père

» MAXI. »

Quand il écrivit cette lettre, Maximilien se savait déjà touché à mort. Trois mois plus tôt, en quittant la ville d'Augsbourg où il avait présidé la Diète et où Martin Luther s'était présenté devant le Cardinal-légat Cajetan, il avait arrêté son cheval au moment où il traversait le Lechfeld. Se tournant du côté de la cité impériale dont les tours et les clochers silhouettaient l'horizon, il avait tracé un signe de croix en disant : « Dieu te bénisse, chère Augsbourg. Tu nous as donné beaucoup de joie et maintenant nous ne te reverrons plus jamais. » Puis, après s'être diverti à une dernière chasse au faucon, il s'était rendu à Innsbruck en amenant avec lui une grande caisse qui contenait son cercueil et tous les accessoires funéraires. Mais les bourgeois de la petite capitale tyrolienne refusèrent de donner asile à ses voitures et à ses chevaux parce qu'il leur devait de l'argent. Sa suite dut passer la nuit à la belle étoile. Maximilien l'apprit le lendemain matin et en conçut un tel dépit qu'il fut pris d'un accès de fièvre. Cependant, et malgré le froid qui sévissait en cette saison, il s'embarqua sur l'Inn pour atteindre plus rapidement la Haute-Autriche et Vienne. Ce fut à Welz, d'où il écrivit sa dernière lettre à sa fille, qu'il trépassa le 12 janvier 1551 dans sa soixantième année. Ses derniers jours reflétèrent bien les aspects si divers de cette physionomie

(1) Ces pages formeront le dernier chapitre d'un *Thomas More* qui paraîtra bientôt chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, dans la collection : *Les Hés* ; volume auquel la très prochaine canonisation de Thomas More ne manquera pas d'assurer un grand succès.

(2) Ces pages inédites sont extraites de l'ouvrage : *Marguerite d'Autriche. Une princesse belge de la Renaissance*, qui paraît ces jours-ci chez Grasset.

à la fois romantique et généreuse. Pour tromper ses nuits d'insomnie, il se faisait lire l'histoire de ses ancêtres et les légendes des saints. Puis, tandis que les moines récitaient déjà autour de son lit les psaumes de la pénitence, il leur fit signe de s'asseoir pour ne point se fatiguer davantage.

Avec une curieuse minutie, il rédigea un testament où il réglait à la fois l'ordre de ses obsèques et marquait, en même temps que l'intérêt qu'il avait toujours porté aux choses de l'art et de l'histoire, tout son souci de la gloire de sa maison. Il voulut, ce fut son dernier vœu, que son cœur fût conservé à Bruges à côté de l'épouse bien-aimée de sa jeunesse, Marie de Bourgogne, en souvenir de qui il composa son *Theuerdank*.

On a dit de Maximilien qu'il fut le dernier chevalier. A la vérité, il appartenait plus au passé qu'au présent. Son règne avait connu la découverte de deux mondes : l'antiquité et l'Amérique, c'est-à-dire une double renaissance. Maximilien n'en avait point accepté les tendances rénovatrices. Il était resté l'homme de l'aventure, du risque, de l'héroïsme, de la légende et de la farce. Intelligent, mais versatile, le contraste demeura toujours très grand entre ses projets et leur réalisation. « Il avait une riche provision de plans, a écrit de lui Machiavel. Mais il n'arriva jamais à les mettre en exécution comme il l'aurait voulu. »

Parmi les fantaisies les plus singulières de son imagination, comment ne pas souligner l'ambition qu'il avait eue de se faire élire pape ? On pourrait croire à une plaisanterie, à lire la lettre autographe qu'il adresse à Marguerite pour lui annoncer son projet. Le document, que j'ai copié aux Archives de Lille, a trop de savoir pour n'être pas reproduit tout entier :

« Très chiere et très amee,

» Je entendu l'avis que vous m'avez donné par Guyllain Pinguin, nostre gerbe rob vyess, dont avons ancor mius pensé desus.

» Et ne trouvons point gour nulle resun bon que nous nous devons franchement marier, maes avons pluss avant mys nostre deliberacion et volenté de james plus hanter faem nue.

» Et envoyons demain Monsieur de Gurce, evesque, a Rom devers le pape pour trouver fachon que nous puyssons acorder avec ly de nous pren're pour ung coadjuteur, affin que apres sa mort pourions estre assuré de avoer le papat et devenir prester, et après estre saint as et que yl vous sera de ne essité que après ma mort vous serez contraint de me adorer, dont je me trouveré bien gloryoes.

» Je envoye sur ce ung poste devers le roy d'Aragon pour le prier quy nous vuelle ayder pour a ce parvenir, dont il est aussy content, moynant que je resingne l'Empire a nostre commun fylz Charl. De sela aussy je me suys contenté.

» Le peupl et gentilhomes de Rom ont faet ung alliance contre les Franchoes et Espaingnos, et sunt XX^m combatans, et nous ont mandé que yl veolunt estre pour nous pour faere ung papa a ma poste et du l'empir d'Almaingne, et ne veolunt avoer ne François, Aregonoes, ne mains null Venecien.

» Je commance aussy practiker les cardinauls, dont II^e ou III^e mylle ducas me ferunt ung grand service aveque la parcialité qui est déjà entre eos. Le Roy d'Aragon a mandé a son ambaxateur que yl veult commander aux cardinaulx Espaingnos que yl veulent favoryser le papat a nous.

» Je vous prie, tenés ceste matere empu secret, ossi bien en brieff jours je creins que yl fault que tout le monde le sache, car bien mal est il possible de pratiker ung tel sy grand matere secretement, pour la quelle yl fault avoer de tant de gens et de tant argent, secours et practike. Et adiu. Faet de la main de vostre bon pere, Maxi, futur pape, etc., le XVII^e jour de setembre.

» Le papa a encor les vyevers dubles et ne peult longement fyvre. »

(Au dos.) « A ma bonne fille l'Archiduchesse d'Ostrice, douairiere de Savoye, etc. En ses mains (1). »

Une autre lettre que l'empereur adresse le 16 septembre à Paul de Lichtenstein donne des précisions sur ce mirifique projet qui n'était point du tout une simple velléité de sa cervelle toujours en travail. De fait, il avait dépêché un de ses conseillers, l'évêque de Gurk, au pape Jules II pour convenir avec lui de sa succession et des démarches concertées avaient été faites déjà auprès de plusieurs cardinaux.

Le goût qu'il professait pour les lettres et pour les arts a survécu dans d'admirables recueils de gravures et d'images, dans les chefs-d'œuvre de Burgkmair, de Bernard Strigel, d'Albert Dürer et d'Hans Holbein et dans cette apothéose de son tombeau d'Innsbruck, où il apparaît agenouillé, entouré de ses ancêtres revêtus de leurs armures, tels que des géants de bronze.

Si souvent éloignés par la distance, Marguerite et son père étaient demeurés en contact presque constant par les lettres qu'ils ne cessaient de s'écrire et où les questions d'ordre familial et même domestique (jusqu'à des recettes de conserves) alternent avec les plus graves problèmes de la politique européenne. Ils échangent des cadeaux de toute sorte : chevaux, bijoux, linge de choix. C'est ainsi qu'elle lui envoie de « belles chemises et hives » faites de ses propres mains. Elles sont de fin linge tel, dit Maximilien quand il en accuse réception, que « les anges dans le Paradis pourroient en employer ». L'archiviste Le Glay a dénombré 530 lettres de Maximilien à sa fille et 140 de Marguerite à son père. L'empereur écrit dans un français dont l'orthographe, lorsqu'il tient lui-même la plume, est toute phonétique et singulièrement pittoresque. Les lettres de Marguerite, qui sont pour la plupart écrites de Malines, parfois de Bruxelles, de Gand ou d'Anvers, s'enveloppent de formes respectueuses et débent souvent par la formule que voici : « Mon très redoubtez seigneur et père, très humblement à vostre bonne grâce me recommande... » Mais ces façons ne l'empêchent pas de morigéner, quand il le faut, le fantasque empereur et d'opposer son bon sens pratique aux chimères de cette imagination qui bat souvent la campagne.

* * *

A la dernière Diète d'Augsbourg, Maximilien s'était préoccupé déjà de sa succession à l'empire et avait sondé les Electeurs au sujet des chances de son petit-fils. Bâti par Charlemagne en l'an 800 sur les ruines de l'empire des Césars, le Saint-Empire romain établissait, à côté du chef spirituel de la chrétienté, une autre moitié de Dieu chargée du gouvernement temporel. Le départ entre les deux autorités avait été souvent malaisé à établir et la querelle des investitures, prolongée jusqu'en 1122, en avait donné la preuve. Quant à sa prétention à la puissance territoriale universelle, l'Empire avait dû bientôt y renoncer. Respecté dans les débuts de l'institution, le principe héréditaire avait fait place au principe électif. La Bulle d'or de 1356 désignait les sept Electeurs qui disposaient de cette dignité suprême : les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne, le roi de Bohême, le duc de Saxe, le comte-palatin du Rhin et le margrave de Brandebourg. L'élection devait avoir lieu à Francfort-sur-Mein. Le candidat désigné prenait alors le titre d'empereur élu, puis était couronné à Aix-la-Chapelle. Enfin, après un couronnement solennel par le Pape, il était appelé Saint-Empereur romain. A lui de dominer désormais en dignité et en rang tous les potentats de ce monde et d'être le premier dans la chrétienté. « Aucune loi ne peut le juger, avait dit le pape Pie II. Il n'est responsable de sa conduite et des motifs qui l'inspirent que vis-à-vis de Dieu. »

(1) Archives du Département du Nord, B. 18856, n° 30457.

Rarement compétition pour l'empire fut plus ardente et plus curieuse que celle-ci. La lutte était ouverte entre trois jeunes rois intelligents et ambitieux : Henry VIII d'Angleterre, âgé de vingt-huit ans; François I^{er} de France, âgé de vingt-cinq ans; Charles-Quint qui en avait dix-neuf. Pourquoi François I^{er} attachait-il tant d'importance à son succès? Il s'agissait surtout pour lui de faire échec aux projets de Charles. Si celui-ci, déjà héritier de l'Espagne, de l'Autriche, de Naples et des Pays-Bas obtenait le sceptre impérial, que resterait-il des chances de François dans cette Lombardie sur laquelle l'empereur s'était toujours attribué des droits suzerains? François entendait garder Milan. Il jura qu'il dépenserait, s'il le fallait, trois millions d'or pour se faire élire. Il était riche. Il s'était révélé brillant chef militaire. Il promettait que s'il devenait empereur, il arrêterait l'agression turque en Europe; il serait à Constantinople avant trois années.

Quant à Henry VIII, il était encouragé par l'ambitieux Wolsey dans ses espérances impériales et il dépêcha aux Electeurs Peace, qui était son homme de confiance.

Il était urgent pour Marguerite de mettre tout en jeu afin d'assurer le succès de son neveu. Son rôle prenait d'autant plus d'importance que Charles était toujours retenu en Espagne. Ce fut elle qui négocia toute cette grande affaire. Seul parmi les Electeurs, Frédéric, le duc de Saxe, était intègre. Quant aux autres, bien que Maximilien crût les avoir pour la plupart gagnés à la candidature de son petit-fils et qu'il prétendit y avoir dépensé déjà près de 600,000 florins, rien n'était assuré. Le Palatin était parent du roi de France. De son côté, l'archevêque de Trèves semblait favorable à François I^{er}, dont le Pape, disait-on, soutenait discrètement les chances. Joachim, margrave de Brandebourg, était très douteux et l'archevêque de Mayence qui était son frère avait reçu de François la promesse d'être désigné comme vicaire de l'Empire si sa cause triomphait. Herman von der Wied, archevêque de Cologne, qui devait embrasser plus tard le luthérianisme, n'était rien moins que certain. Auprès des Electeurs ecclésiastiques, les démarches et l'argent de François I^{er} menaçaient de l'emporter. On peut juger de l'ardeur de la compétition, ou pour mieux dire du marché, d'après une lettre de Marguerite qu'elle fait tenir à Charles et où elle l'engage, en style de maquignon, à ne pas lésiner pour s'assurer un des votes les plus disputés :

« Le Seigneur le Roi mon maître nous a écrit que le cheval sur lequel il voulait nous venir voir étoit bien cher. Nous savons bien qu'il est cher. Mais toutefois il est tel que s'il ne le veut avoir il y a marchand prêt pour le prendre et puisqu'il l'a fait dompter à sa manière, il semble qu'il ne le doit laisser, quoi qu'il lui coûte. »

Ce fut grâce à l'intervention des Fugger que Charles emporta la partie. Ces puissants financiers, comtes de l'Empire, philanthropes et mécènes à leurs heures, qui avaient édifié à Augsbourg, de génération en génération, la banque la plus importante de l'Europe contrôlaient des mines d'argent au Tyrol, des mines de cuivre en Hongrie ainsi qu'un immense négoce international de blé, d'épices, de soies et de laines. Marguerite leur apporta en garantie des promesses de ses bonnes villes d'Anvers et de Malines. Le commerce d'Anvers s'engageait à ne plus faire le change avec l'Allemagne que par l'intermédiaire des Fugger. Ainsi intéressés, ceux-ci mirent toute leur influence et sans doute aussi leur nationalisme dans le plateau de Charles. Ils lui prêtèrent 500,000 florins auxquels Marguerite et Charles ajoutèrent 350,000 de leurs propres ressources. Les chances de François I^{er} fondirent à vue d'œil. Et ce fut en vain que l'archevêque de Trèves, espérant ainsi faire échec à Charles, à défaut de faire triompher François, imagina une manœuvre de la dernière heure, en mettant en avant une nouvelle candidature : celle du duc de Saxe. La Diète électorale s'ouvrit le 17 juin 1519 sous la surveillance d'une véritable armée. Les Elec-

teurs ayant prêté le serment coutumier attestant que leurs votes étaient purs et leurs mains nettes, Charles fut élu le 28 comme roi des Romains en attendant que le couronnement lui donnât le droit de porter le titre d'empereur. L'amiral Bonnivet, à qui François I^{er} avait confié le soin de sa campagne électorale, avait assisté incognito aux séances de la Diète, mêlé à la foule qui emplissait Francfort. Il rentra en France très penaud et déconfit, tandis que les villes d'Allemagne préparaient déjà leurs arcs de triomphe pour accueillir le nouveau César.

Marguerite prenait part à la gloire de son neveu avec l'espérance de la voir grandir encore. Le jeune prince, qui, sous sa tutelle, avait gravé à Malines sur son bouclier cette modeste devise *Nondum* (Pas encore), allait désormais pouvoir en adopter une autre, à la mesure de ses domaines et de ses ambitions : « Plus oultre. »

H. CARTON DE WIART.

Ministre d'Etat.
Membre de l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises.

Bach et Hændel

Leur 250^e anniversaire

La mode est aux anniversaires, ce qui est un moyen excellent de faire revivre le souvenir de nos pères dans l'ordre de la religion, de la patrie, de la science ou de l'art. Les sociétés de concert ont beau jeu cette année à fêter le 250^e anniversaire de la naissance de deux géants de la musique : J.-S. Bach et Hændel, nés tous deux en 1685.

Il semble que le génie de Bach n'ait jamais été plus connu et donc mieux étudié que de notre temps. Ses contemporains tenaient ce brave homme, père de vingt-quatre enfants, pour un très habile organiste; mais ils ignoraient le nombre et la valeur fabuleuse de ses productions, et, encore plus, leur portée universelle. Mais oui : Bach composait des passions et des cantates pour la petite chorale de son église. On les chantait les dimanches et jours de fête; puis il les entassait dans un tiroir... pour la postérité. Ses œuvres instrumentales étaient composées aussi pour l'orgue de son église ou pour satisfaire à quelque commande d'un roi, d'un prince, d'un M. Goldberg ou d'un amateur anglais ou français. Et voilà l'origine de l'*Offrande musicale*, des *Trente Variations* et des célèbres *Suites*. Pour ses élèves il écrivit les *Inventions* — petites merveilles — et le *Clavecin bien tempéré*. Que dire de son œuvre pour orgue?

Un demi-siècle après sa mort on ne connaissait de lui que le *Clavecin tempéré* et Beethoven le pratiqua assidûment. Mozart découvrit ci et là des œuvres manuscrites de Bach et il en fut littéralement ébloui. C'est d'après ce modèle que sa miraculeuse faculté d'appropriation lui permit d'écrire quelques-unes de ses œuvres les plus savantes, comme sa *Grand'Messe en ut mineur*, où il prouve que le style polyphonique lui est aussi familier que la grâce italienne ou la gaité viennoise.

La *Passion selon saint Jean*, de Bach donnée en première audition à Leipzig en 1724, tomba dans l'oubli jusqu'en... 1833! Plus d'un siècle?... Quant à la grande *Passion selon saint Matthieu*, c'est Mendelssohn qui la mit au jour en 1841! (Je me souviens de sa première exécution en Belgique, par les soins de Gevaert, dans les années 1890. Ce fut un événement incomparable.)

Actuellement Bach est sur tous les autels, tous. Les modes, musicales qui se succèdent depuis Debussy se réclament toutes

— à tort ou à raison — de Bach. Nul n'ose bêcher le vieux cantor, plus heureux en cela que Beethoven ou Wagner, que certains voudraient noyer de force... et, quand même, eux aussi on les voit revenir toujours allégrement à la surface.

La force de Bach est dans le fait que sa technique défie l'usure du temps et que son inspiration est assez objective et assez haute pour avoir une portée universelle. Il est avant tout musicien; même dans les œuvres inspirées par des textes, les intentions littéraires (et elles sont nombreuses) laissent toujours passer au premier plan la musique. Cet art objectif est à l'encontre de ce qu'on verra dans l'école romantique, où d'admirables dons musicaux sont subordonnés à un subjectivisme philosophico-littéraire ou à l'expression de sentiments tout personnels.

Bach ne sortit guère des pays allemands. Au contraire, Hændel, Allemand de naissance, émigra en Angleterre où il vécut jusqu'à sa mort et dont il demeure l'une des gloires. Héritier de Purcell, ses œuvres, contemporaines de celles de Bach, en diffèrent profondément, tout en portant la marque de la même époque. S'il fallait les mettre en parallèle, disons d'abord que l'œuvre instrumentale de Bach est beaucoup plus considérable et plus génial que celui de Hændel, ce qui ne diminue pas les grandes beautés des *concerto grosso* et des sonates pour violon de Hændel. On sera plus tenté de comparer l'œuvre choral des deux maîtres. Bach n'écrivit rien pour le théâtre (tout comme Brahms au XIX^e siècle), alors que Hændel fit quarante opéras. Ajoutons que ceux-ci, sans doute à cause des faiblesses de leur action, ne sont plus joués nulle part et qu'il n'en survit que des airs admirables restés au répertoire des chanteurs. Bach écrivit des Passions, des motets et des centaines de cantates, miracles de génie. Hændel fut avant tout l'homme de l'oratorio. On en compte trente-deux dont une dizaine sont profanes et les autres sont véritablement l'épopée du peuple d'Israël.

C'est là qu'il triomphe : il a le style épique, un sens inouï de la grandeur; peintre, il eût couvert de fresques des temples immenses. Ne lui demandez pas la concentration et l'accent profond de Bach. Très habile contrapuntiste, il use inégalement de ses dons : à côté de morceaux d'un travail savant et serré, il en est d'autres brossés rapidement et d'un pathos assez vide. Chez Bach jamais de faiblesses, les mailles de son contrepoint sont toujours serrées, parfaites et claires. Tous deux tombent dans la formule; mais c'est le sort commun de tous les artistes à toutes les époques. Il y a une manière d'écrire propre à votre temps et le génie ne la vivifie pas toujours.

Nous disions que Hændel a le sens de l'épopée : les chœurs de *Judas Machabée* ont l'allure des armées montant à l'assaut. L'« Alleluia » du *Messie* évoque un temple idéal dont la voûte ne serait autre que le ciel grand ouvert. Le style peut être fort dramatique et il atteint parfois à la profondeur religieuse. Evidemment, sous ce dernier rapport, Bach le dépasse comme un dieu. Tous deux ont une facilité prodigieuse qu'on ne retrouvera que chez Haydn et surtout chez Mozart. Celle de Bach ne nuit jamais à la perfection du style. Hændel est plus inégal; mais songez qu'il ne mit que trois semaines à composer le *Messie*, œuvre immense.

Leur production à tous deux est si vaste que beaucoup de leurs chefs-d'œuvre restent inconnus, enfouis. C'est le sort de l'œuvre musicale qui ne vient à la vie que par l'audition; or on sait ce qu'il en coûte de peine et d'argent pour organiser deux heures de musique chorale!...

Néanmoins l'œuvre du génie est seul à jouir de l'immortalité. Que sont devenus les souverains, les hommes politiques, les guerriers de la première moitié du XVIII^e siècle? Que reste-t-il de leur héritage? Celui de Bach et de Hændel a fructifié; il vit et grandit encore.

JOS. RYELANDT,
Professeur du Conservatoire de Bruges.

Le roman poétique⁽¹⁾

Quand, il y a quelques jours, m'avisant que j'avais à causer avec vous du roman poétique, j'ai voulu me préparer à le faire, je me suis aperçu d'une chose étonnante. Le roman poétique, je ne savais pas du tout ce que c'est. Je n'y avais jamais pensé.

Le premier moment de stupeur passé, il m'a bien fallu réfléchir à l'ensemble du problème et d'abord me demander les raisons de cette étrange nonchalance intellectuelle. Comme toujours en pareil cas, la méditation a tendu à me convaincre qu'il n'y a là aucun mystère, et qu'il est tout à fait naturel qu'un romancier soit absolument ignorant de la substance des matériaux qu'il emploie. Raconter des histoires — et expliquer comment il faut s'y prendre pour raconter des histoires — sont deux métiers fort différents. N'importe quel critique vous donnera de même, sur la technique et sur l'esthétique de la comédie, par exemple, des éclaircissements beaucoup plus efficaces que ceux de Molière. Seulement il serait aventureux de faire écrire les pièces de Molière par ces messieurs si calés sur la façon de les fabriquer. Il en est de même pour toutes les formes d'art et pour tous les arts.

Peu désigné par ma profession pour vous parler des conditions théoriques de cette profession, je me bornerai donc à faire avec vous quelques remarques sur le roman, sans ajouter tout de suite qu'il s'agit en particulier du roman poétique, parce que je me demande si cette expression n'est pas un pléonasme.

Sans doute on peut concevoir a priori un roman non poétique : c'est « une longue fiction en prose », pour reprendre la définition des manuels, c'est-à-dire un long récit dont les éléments ne sont pas réels. Et cette absence de réalité se reconnaît à ceci que le narrateur se contente d'imiter la nature — personnages, aventures, décors, manières d'agir — *par l'extérieur*. Le roman non poétique est l'art d'ordonner les apparences, tandis que le poétique essaie d'être vrai.

Vu sous cet angle, la distinction des deux grandes espèces de fictions peut paraître sommaire ou paradoxale. Changeons donc de point de vue : vous verrez que nous arriverons, par un long détour, au même résultat.

Il y a deux méthodes, l'expérience le prouve, de nous rendre compte des choses qui nous entourent. La première s'appelle l'analyse. Elle consiste à étudier fragment par fragment les spectacles que nous offrent les sens, en vue de nous en faire, par une recombinaison abstraite, une idée générale. La deuxième est tout autre. Elle est fondée sur la découverte de certains détails qui, dans tout paysage humain, se révèlent puissamment caractéristiques. Ces détails portent le nom de *signes*. L'expérience prouve que la première méthode, pourtant beaucoup plus rationnelle, donne en général des résultats incomparablement moins bons que la deuxième.

En fait, tous les observateurs-nés se servent de cette dernière. L'idée que nous nous faisons des choses et des gens est presque toujours une idée *évocatrice*, non une idée *analytique*. C'est autour de quelques traits physiques ou moraux, qui paraissent choisis au hasard, que notre mémoire ordonne les images. Et c'est pourquoi la communication se révèle si libre entre le monde des sentiments et le monde des souvenirs. Ce que le cerveau emmagasine et conserve des objets, ce n'est pas n'importe quel cliché, c'est un schéma tout préparé pour la sensibilité; — peut-être même l'émotion que provoque un souvenir est-elle d'autant plus intense que ce souvenir repose sur un *petit nombre* de signes. Tout le monde connaît, par exemple, l'extraordinaire puissance évocatrice des

(1) Conférence faite à Bruxelles.

parfums. Quoi de plus simple, quoi de plus pauvre qu'un parfum?

Au romancier, c'est-à-dire à l'écrivain qui s'est fixé pour tâche d'émouvoir les lecteurs par une imitation de *la nature en mouvement*, deux voies sont ouvertes. L'une consiste à composer son récit de tous les détails saisis par nous dans la fréquentation de la nature. Par exemple on imagine un double de *Madame Bovary* fait de descriptions et de transcriptions aussi directes que possible : quelque chose comme des inventaires d'huissier mêlés de dialogues saisis sur le vif. Certaines introductions de Balzac, certains tableaux parisiens de Henri Monnier donnent une idée assez parfaite de ce genre de littérature, à coup sûr instructive. Car l'art du narrateur, selon ce principe, se mesure sans doute au nombre et à l'exactitude des renseignements que contient son récit. L'autre voie qui s'ouvre au romancier est celle de l'évocation : Stendhal donnera l'idée d'une scène dramatique avec deux répliques, l'une et l'autre absolument invraisemblables — si on les examine isolément — et une indication de mouvement. Non seulement nous *verrons* la scène, malgré la pénurie et l'inexactitude des détails indiqués, mais les sentiments qu'elle doit évoquer seront suscités directement en nous, sans l'intermédiaire d'aucune réflexion. Nous touchons ici au deuxième caractère du roman poétique, caractère que nous ne définirons pas, puisque nous l'avons saisi.

Le troisième est d'une autre espèce, et pour le comprendre il nous faudra songer un moment à ce qu'il y a de bizarre dans le plaisir qu'on prend au roman en général. Comment se fait-il que l'homme, animal raisonnable, se complaise volontiers dans la représentation d'événements et d'êtres imaginaires, mais s'y complaise au point que son monstrueux égoïsme y trouve un tempérament — peut-être le plus puissant qu'on ait jamais inventé?

Bien souvent, lorsque nous écoutons le récit d'aventures que nous savons fausses, attribuées à des personnages inexistants, nous *supportons* cet *insupportable* miracle d'oublier que nous existons, de quitter pendant un certain temps le château fort inexpugnable de notre personne, et de contempler — chose inouïe — *un univers duquel nous sommes absents*. Pour qui connaît l'effroyable intransigeance avec laquelle chaque être, quel qu'il soit, *s'impose au monde*, il y a là un sujet de grand étonnement.

On constate que le miracle ne se produit pas tout à coup, et aussi, quand on y réfléchit, que ce miracle est beaucoup moins absolu qu'il ne paraît à première vue. Le lecteur de roman ne se laisse pas écarter de la scène : il ne consent qu'à y paraître sous divers déguisements. L'intérêt que présente pour le lecteur les aventures des personnages de roman repose sur ceci qu'il se met instinctivement à la place de ces personnages, ou tout au moins qu'il les reconnaît pour ses amis et ses proches. La plus essentielle vertu d'un récit n'est autre que la *familiarité*.

* * *

Sous ce jour, la réponse qu'il nous faut faire à notre question de tout à l'heure — comment peut-on expliquer l'intérêt que montrent naturellement les hommes pour les contes? — se présente sous la forme suivante : cet intérêt n'est pas différent de celui que l'on s'accorde à soi-même. Et l'enchantement romanesque, absolument distinct du simple plaisir esthétique, prend dès lors l'aspect d'un véritable *phénomène*, au sens scientifique du mot.

Ecouter avec délice la lecture d'un poème, contempler avec ravissement un édifice ou un tableau sont des états d'âme non seulement tout autres, mais d'une tout autre nature que celui du lecteur de roman. J'ajoute tout de suite que la peinture, l'architecture, la poésie tout court causent sans contredit des sensations plus hautes. L'*exaltation* de la personne, que suscite le « grand

art », est un état plus noble que la *dépossession* de la personne. Le lecteur de Beaudelaire s'élève à un plan plus élevé que celui de Balzac — s'il est vrai que les cimes de la sensation se trouvent aux endroits de l'âme où la conscience est intensément présente.

Je n'ai jamais réclamé de privilège moral pour le romancier, dont la fonction me paraît fort modeste dans l'échelle des dignités intellectuelles. Mais c'est un fait que cet artiste douteux, ce poète découronné dispose d'un pouvoir extraordinaire, et que Dickens seul peut obliger tous ses semblables, aussi longtemps qu'il y aura une terre et des hommes, à s'intéresser avec passion aux faits et gestes d'une souillon (imaginaire) qui lave la vaisselle dans une arrière-cuisine.

Entraîner les gens, de gré ou de force, dans un lieu où les *images* reprennent le rôle que jouent les *objets* dans la vie de tous les jours ; obliger les gens à faire fonctionner leur sensibilité — comme si tout y était normal et réel — dans ce cirque d'illusions, dans ce désert de mirages, c'est un tour qui ne manque pas après tout de grandeur, comme tous ceux où l'on manie des mystères.

D'autre part, une telle opération comporte aussi quelque chose de comique, parce qu'elle met un certain nombre de nos semblables dans une position subitement dépendante. Des lecteurs qui se prennent à un récit ressemblent un peu à ces sujets d'hypnotiseurs dont on ne peut s'empêcher de rire lorsqu'on les voit répondre aux suggestions de ces spécialistes avec une docilité inattendue et touchante. Toute narration est au fond une sorte de farce, et c'est ce qui explique pourquoi l'on peut trouver de l'ironie, au moins sous forme de traces, dans le ton de n'importe quel narrateur, jusqu'au grave Homère lui-même.

Contraindre ces animaux solennels qu'on appelle les hommes (et vous savez à quel point, entre parenthèses, la qualité d'homme mûr peut se définir une protestation et une défense contre l'esprit d'enfance), les contraindre à se demander avec angoisse « comment cela va finir » et « que va-t-il arriver » c'est-à-dire les faire se comporter en enfant écoutant les contes de sa nourrice, c'est tout ce qu'on veut mais c'est aussi quelque chose qu'on peut appeler une mystification supérieure.

— Avez-vous remarqué la mauvaise humeur des gens graves au moment où ils ferment un roman achevé? Cette mauvaise humeur vient en partie de l'interruption d'un plaisir — ou de l'épuisement d'un plaisir : visage renfrogné qui se dessine infailliblement au revers des médailles de la volupté. Mais je crois que le mécontentement des lectures finies s'explique aussi en partie par le sentiment d'avoir été dupe. En sortant d'un univers magique où nos gestes étaient presque aussi strictement réglés que ceux des marionnettes suspendues à leurs fils, c'est avec mauvaise grâce que nous reprenons possession de notre liberté — flatteuse, mais vulgaire, illusoire, d'ailleurs, comme toutes les libertés.

A ce sentiment, *fort humain* dirons-nous, correspond chez l'auteur un sentiment différent, puisque complémentaire, et auquel nous donnerons la qualification, pour nous amuser, de *fort divin*. Mélange de commisération et de despotisme, d'enthousiasme et d'ennui, tel que Vigny pouvait le discerner dans l'esprit du Créateur, auteur du roman du monde. Mais nous touchons ici aux régions soumises à la loi du secret professionnel. Je m'arrête, pour ne pas dévoiler ce mystère quasi maçonnique qu'est l'attitude du narrateur vis-à-vis du lecteur. Qui pourrait, en dehors des initiés, manieurs de mensonges, — et de mensonges donnés pour tels, pourtant admis comme des vérités, — qui pourrait imaginer cette ivresse de magicien, cette ivresse digne de Merlin ou de Nostradamus, qui pousse les conteurs à violer furieusement la vraisemblance, en grognant que les gens « marcheront quand même », qu'ils ne pourront pas faire autrement, qu'il n'y a pas de limite à leur intelligente jobardise? Et le lecteur se rebelle, et il finit par

obéir malgré tout. C'est la scène du deuxième acte de *Parsifal* entre Kundry et Klingsor.

Tenez, j'en ai déjà trop dit; je n'ai plus de raison maintenant de vous cacher encore un autre secret, connu des seuls marchands de romanesque. Les romanciers n'ont aucun droit de faire les malins, à la vue de leurs victimes réduites au plus humiliant esclavage. *Ils sont domestiqués eux aussi.* Ce sont de faux créateurs. D'abord à cause des conditions de la création littéraire : il y a longtemps qu'on a perdu l'espoir d'inventer autre chose, dans les arts, qu'une disposition nouvelle de très anciens matériaux. Nous ne trouvons rien; tout n'est qu'imitation, que pastiche et qu'emprunt; nos folies les plus délirantes n'ont jamais fait que *rapprocher* certains objets, non en *inaugurer*; quand nous croyons découvrir, dans l'univers des idées, un caillou bien brut, un rocher vierge comme celui qui se balance à l'extrême pointe de l'Himalaya, nous sommes dupes d'une illusion prétentieuse : ce n'est pas un véritable caillou; c'est la tête, usée par le temps, d'une très antique statue. Puis l'art du roman est comme un temple orphique : il comporte une crypte où règnent des lois ésotériques, où s'imposent de pesantes obligations.

On croit que Daniel de Foë, que Charles Perrault, que Balzac, que Zola demeurent maîtres de leur imagination : quelle erreur ! Oui, peut-être, au début de leur travail, au moment où Robinson n'est encore qu'une nébuleuse, Goriot un passant, l'abbé Mouret un prêtre comme les autres. Mais au fur et à mesure que les circonstances et les détails s'accumulent autour de ces héros encore masqués, l'indépendance de leurs soi-disant créateurs s'évanouit de plus en plus. Bientôt, elle n'est plus qu'une apparence, derrière laquelle se dérobe une des plus dures servitudes que l'homme ait jamais pu s'imposer à lui-même. Que le public le sache : Dostoïewski, Stendhal et Fielding ne peuvent plus, un moment donné, disposer du moindre arbitraire, fût-ce pour noter une intonation de l'abbé Pirard ou pour ajouter un détail au mobilier de prince Muichkine. Une fois ces personnages doués de vie, leur existence demeure perpétuellement en question, et la fonction du romancier ne consistera plus qu'à tourner autour d'eux en tremblant, épiant leurs velléités, cherchant les lois de leur illogisme, leur essayant des vêtements, des sentiments, des aventures, avec l'inquiétude d'un continuel tâtonnement.

Un rien suffit à faire vivre des Grioux ou David Copperfield : une phrase qui leur échappe, un mouvement du style lorsqu'ils apparaissent, un trait parfois grossier ou puéril, qui les accompagne comme un thème de Wagner. Mais un rien suffit aussi à tuer ces êtres fragiles. Les héros de roman sont pareils à des Martiens ou à des habitants de la quatrième dimension : on les voit un moment marcher sur la lisière de notre monde; on leur fait des signes qu'ils paraissent comprendre; voilà qu'on les connaît; ce sont des êtres comme nous. Quand un souffle, un faux mouvement vient les déséquilibrer à l'improviste, ils chavirent, ils disparaissent, ils rentrent dans l'invisibilité de leur nature, dans leur irrémédiable *incompatibilité*. Tous les conteurs sont des empiriques — comme la plupart des inventeurs; créer, au fond, c'est tâcher de prendre le hasard en défaut.

Je ne voudrais pas pourtant que dans le tableau que je viens de peindre vous croyiez discerner certaines couleurs romantiques que j'ai en horreur. Dans l'esclavage des romanciers vis-à-vis de la matière romanesque, il n'y a rien de pareil à l'*inspiration*, au sens hyperbolique du mot. Il ne s'agit pas d'une lutte mystérieuse avec des divinités invisibles, ni d'une « Nuit de mai » durant laquelle diverses muses, plus ou moins harmonieusement drapées, viennent souffler à l'oreille d'Alain-Fournier l'épisode du « Domaine perdu ». Religieux jusqu'aux moelles, plus assuré de la réalité des puissances extra-sensibles que de celle du marbre et du bois, je suis tout à fait incrédule aux mythologies artistiques

et littéraires. Je ne suis pas du tout sûr qu'un ange dicte aux poètes des syllabes miraculeusement rythmées, ni que les littérateurs, en général soient chargés par le Dieu de Victor Hugo d'une mission sacrée parmi les humains. La subordination des faiseurs d'histoires n'est rien de tel : c'est simplement celle qui existe entre tout expérimentateur et l'expérience qu'il veut tenter. Pour produire n'importe quel phénomène, il faut bien en accepter d'avance les lois, même quand elles ne sont pas connues.

ROBERT POULET.

(La fin au prochain numéro)

En quelques lignes...

Lacordaire

On en reparle volontiers, ces jours-ci. Mais tel est le destin des maîtres de la chaire : leurs œuvres (*verba volant*) tombent dans l'oubli injurieux. Seuls, les classiques du XVII^e bénéficient d'un traitement de valeur. Il est rare, d'ailleurs, qu'un professeur de rhétorique attire l'attention de ses élèves sur les vertus oratoires d'une page de Bossuet.

Pour Lacordaire, il ne survit guère, dans la mémoire des hommes, que par son nom. Le *Saint-Dominique* qu'il écrivit et que viennent de rééditer « Les Bonnes Lectures » mérite cependant l'audience du grand public. Et il y a ces conseils à un jeune homme chrétien, qui forment un traité délicat et humain de direction spirituelle.

Mais nous aimons mieux nous en tenir à des généralités vagues. L'éloquence à Notre-Dame a fini par créer le poncif — parfaitement faux — du ténor en sa chaire. En réalité, les conférences du Père Lacordaire supposent une très sérieuse initiation philosophique et théologique. Parce que le grand orateur mettait une certaine coquetterie — voire une coquetterie certaine — à présenter au peuple chrétien la vérité de Dieu, on lui a fait la réputation d'un romantique coloré et superficiel, brillant et vide. « Prend l'éloquence et tords-lui le cou!... » Verlaine est bien dur. Ne serait-il donc possible d'être profond qu'à condition d'être ennuyeux?

Thomas d'Aquin

C'était hier sa fête. Et l'on souhaiterait que ce fut aussi la fête des écoliers. Pourquoi saint Charlemagne, avec sa barbe et son accent tudesque, ses colères de barbare et les massacres de Saxons?...

Thomas était le modèle du bon élève. On l'appelait le « bœuf placide ». Parce qu'il ne s'affolait point devant un problème ou une version latine. Nous avons changé tout cela. Et, d'ordinaire, nous mettons la couronne de papier vert (avec des marguerites) sur le front d'un insupportable pétulant. Le fort en thème selon saint Thomas n'a pas de ces agitations inutiles. Il fait, lentement, patiemment, et tout droit, son sillon.

Quand il fut devenu le Docteur Angélique, l'Aquinat avait conservé cette admirable placidité. Il était gros. Si gros qu'au réfectoire, il fallut entailler, en demi-cercle, la table où ce métaphysicien se nourrissait de poisson et de légumes. Et c'est nous qui versons dans l'erreur quand nous représentons le philosophe pur sous les traits émaciés d'une ombre diaphane.

« Bœuf placide », Docteur ventru » : cela me ravit. Que de

philosophie vraie dans ce début de litanie! L'inquiétude, l'instabilité sont des signes de faiblesse. Thomas d'Aquin avait pour lui la sérénité dans la joie.

Souhaitons donc que nos écoliers de 1935 s'abritent sous un patronage aussi réconfortant. Et n'ayons pas peur de baptiser Thomas le prochain petit garçon. Il y avait Thomas le sceptique. Je pense à Thomas que rien ne trouble, pas même son Dieu.

Cloche allemande

Nous sommes bien au pays de Schiller. On la fond pour les jeux olympiques. Elle sera de dimensions colossales. Naturellement. Deux mètres 30 de haut; 2^m80 de diamètre à la base; un poids total de 200 quintaux, dont 12 pour le seul battant!

Mais ce qui intéresse, dans une cloche, c'est le son. La cloche olympique appellera, au pied de la tour du Führer, toute la jeunesse du monde. Tel est le sens de l'inscription qui sera gravée dans sa robe d'airain. Et nous pouvons prévoir que l'invitation sera modulée sur le ton le plus pacifique, avec des inflexions douces et bénisseuses. Car le bronze ne sert pas seulement à fondre les canons de Krupp.

Voilà bien des préventions à l'égard d'une initiative de paix! diront les partisans de la réconciliation générale.

Précisément, nous craignons fort que les jeux olympiques de 1936 ne fournissent à l'Allemagne du troisième Reich l'occasion d'exercer à coup sûr sa propagande endormeuse. Sous l'ombre du sport, au son de la cloche (qu'on pourrait fort bien baptiser la « Pacifica »), les peuples du monde entier seront invités à magnifier le régime.

Mais le célèbre *Chant de la Cloche* de Schiller prédit aussi que la voix d'airain sonne l'appel aux armes. C'est alors que les femmes elles-mêmes, devenues des hyènes enragées, mordent à pleines dents le cœur de l'ennemi terrassé. La cloche olympique sera débaptisée. Ce sera le même battant, la même vibration qui se prolonge. Elle convoquera la Jeune Allemagne qui monte, cette Allemagne qui considère la guerre de 1914 comme un événement providentiel d'où devait naître l'unité nationale... Et la « Hitlerica » sera toute prête pour les carillons tonnants de la victoire fraîche et joyeuse.

Carnaval est mort...

Nul le regrette. Sauf les poètes. Les *Fêtes galantes* ont vécu, si vous allez tuer Colombine, Pierrot. Et si Cassandre ne peut plus rimer avec Clitandre, où allons-nous, les derniers lyriques?...

Je vous abandonne les mascarades grossières, les cris aigus dans la foule pressée, les lâchetés sous le masque de velours et les polissonneries anonymes. Je vous abandonne aussi le Carnaval de Nice, qui est un prince grotesque, vendu aux hôteliers et aux marchands de fleurs. A ce compte-là, je préfère le petit roi d'Yvetot. Le carnaval de Venise lui-même, sur une musique d'Offenbach, a tous les inconvénients de l'opérette. Les gondoliers ont l'air de sortir du magasin aux accessoires. Et puis, l'on reconnaît, sur la lagune, trop de Hollandais enrichis dans le commerce du suif ou de la margarine.

Mais il faut nous laisser le carnaval des poètes. Toute poésie est évasion, illusion, dépaysement. C'est si joli de prendre, pour s'en aller à la conquête du rêve, le masque d'Arlequin, la bosse de Pulcinella. Non, ils ne sont pas toujours sympathiques, ces personnages de la comédie italienne! On leur pardonne cependant, parce qu'ils ont la couleur de l'irréel et tous les prestiges de la fantaisie.

Carnaval est mort dans la rue. On ne jette plus serpentins et confettis. Mais aussi longtemps qu'un amoureux, dans sa mansarde

ou sur le banc du square, relira Verlaine, il faudra permettre à la Lune de prendre, tous les soirs qu'elle voudra, le visage pâle de Pierrot.

Avalanches

Il conviendrait d'ouvrir, dans les journaux, la rubrique des « morts saisonnières ». Le lundi de Pâques serait réservé aux automobilistes trop pressés d'arriver au rendez-vous de l'au-delà. Les baigneurs auraient le monopole de la canicule. Février serait le mois nécrologique des skieurs.

Car nous avons inventé ce moyen nouveau de raccourcir et de romancer l'existence. Le ski n'a plus rien d'un divertissement, dès lors que vous le pratiquez sur une neige mouvante. L'héroïsme s'en mêle, avec le frisson de la petite mort. Et de tous les coins alpestres, d'Italie et de Suisse, de la Savoie et du Tyrol, parviennent des dépêches tragiques : « Huit ensevelis... Quatre skieurs surpris par l'avalanche... Une compagnie d'Alpins sous la neige... »!

Il faut avoir vu, à l'été, les ravages de ces cataclysmes de montagne pour imaginer la rencontre de l'homme et de son destin sur une pente qui, tout à coup, s'effondre... Contre le feu, contre l'eau, la victime a du moins l'illusion de la lutte. Il lui semble qu'elle pourra se défendre, pied à pied. Un noyé qui coule par le fond a vendu chèrement sa vie. L'avalanche, c'est comme l'enlèvement : une sorte d'anéantissement monstrueux. Et surtout, l'avalanche de neige. Les pierres, les quartiers de rocs, cela mord, déchiquète, écrase, tue. La masse de neige, immaculée et douce, telle une marée d'ouate, vous caresse en vous étouffant...

Et c'est peut-être moins cruel au fond, que la grippe d'hiver ou le pare-chocs de l'autobus.

Mars qui rit...

Les averses et les bourrasques nous fâchent. Il pleure dans notre cœur comme il pleut sur la ville. Et nous consentons à la langueur du poète, cependant que nous restons fermés à la poésie des préludes.

Pessimistes obstinés qui, le nez en l'air, guettez le prochain grain, vous ne voyez donc pas que la plate-bande contient déjà toutes les promesses de l'avenir et toutes les couleurs des corolles?

A travers la vieille terre les rejets gros et blancs se frayent un chemin, les rhizomes du muguet ont gagné la course et ce qui paraissait mort : ces plants rabougris et ces tiges tordues, prépare la fleur vivante. Au lieu d'attendre que crève le nuage, penchez-vous sur cette vie qui monte avec d'infinies pulsations. Admirez le bourgeon audacieux qui, comme la colombe de l'Arche, a bravé l'intempérie pour annoncer l'ère nouvelle. Les étoiles d'or de l'hamamelide chantent le bonheur de la Naissance. On m'a dit que les cigognes, en Alsace, étaient revenues. Je sais que sur l'autel de la Vierge les jeunes femmes ont déposé le premier bouquet de perce-neige. Pour vous, c'est à saint Médard que vous offririez volontiers les fleurs propitiatoires. Puisse saint Barnabé racheter votre manque de foi et vous apporter quand même l'âge d'or que précède la tempête!

Le printemps est là, vous dis-je. Je l'ai reconnu à une certaine qualité de la lumière, au goût de l'air sur mes lèvres, à ces mille subtilités dont sont faits les baisers et les choses précieuses. Je sens déjà l'odeur de la pimprenelle, de la sarriette, du thym et de la marjolaine. Dansez, les elfes dans la nuit qui, sur le cadran, s'égale au jour! Qu'importe un peu de folie? L'ellébore sort de gros boutons et M. le Sous-Préfet va partir aux champs pour faire des vers en mâchant des violettes. Qu'importent le gel et les saints de glace! Une grande force tendre est là qui enveloppe la plaine où doucement croissent les germes. La mort n'existe

pas. Il faut seulement se préoccuper de grandir, se rallier aux indestructibles et miraculeux espoirs de l'espèce humaine. Attendez. Demain, il y aura des primevères et des arabis, des saxifrages et des ombilics. « Le temps amène les roses », disent la sultane et la nature. Il s'agit d'être, comme elles, patient avec la vie. Car la vie est éternelle.

Ses lettres

Il écrit des billets tendres dans le fracas des batailles, il se préoccupe des plaisirs qu'elle a pris, des peintures qu'elle a pu admirer, de ses joies et de ses langueurs. Tout comme un amoureux fol, il fait des fautes d'orthographe et confond les modes.

Pour elle, il délaisse Mars et ses plaisirs, ses plans et sa vieille Garde. Retiré sous la tente, un feuillet devant lui, il ne rêve plus qu'à cette conquête d'un cœur moins sûr que celui de la France.

Elle, on l'imagine à Saint-Cloud, mollement allongée sous les ombres du grand parc, appétissante comme une caille. Sa cervelle d'oiseau ne l'entraîne pas au delà. Il n'y a qu'elle-même qui puisse l'émouvoir et ce velours bleu semé d'étoiles d'or et ces satins qu'apportent les marchands. Quand l'estafette arrive, le front perlé de sueur elle prend la lettre d'un geste alangui, indifférent. C'est une dame d'honneur qui la déchiffre. Napoléon lui dit longuement son amour et lui annonce, négligemment, qu'il a remporté une victoire, fait tomber un empire. La face du monde est changée et Marie-Louise s'inquiète d'une migraine, d'une crampe, de l'effet de son dernier bijou. C'est une petite nature que ne peuvent grandir un noble geste ou un bel amour. Son glorieux et impérial époux lui écrira trois cent dix-huit lettres. Mais elle refusera de le rejoindre dans son terrible exil. Mais elle épousera l'Autrichien Neipperg, qui est repoussant et pompeux, fat et ridicule.

Trois cent dix-huit lettres! Les cœurs délicats s'attristent. L'histoire s'éclaire, et nous la voyons, elle, telle qu'elle était, et lui, qui a peut-être plus souffert de l'abandon de la femme aimée que de sa chute verticale d'aigle trop ambitieux.

Trois cent dix-huit lettres! Les Neipperg les ont livrées pour de l'argent. Il y a eu l'encan et les experts. Il y a eu les publications et les curiosités. Et la honte peut-être d'avoir livré à la postérité le chaud, le triste secret d'un homme.

L'esprit du ministre

Ce n'est pas sans un vif plaisir que l'on voit s'enrichir notre littérature enfantine nationale. Elle a eu son chef-d'œuvre avec la *Légende du Roi Albert*, de Paul Werrie. Marie Gevers a mis tous les parfums de la Campine dans *Bruyère blanche*, Madeleine Ley les plus jolies couleurs de l'Ardenne dans *l'Enfant de la forêt*. René Depauw a écrit et peint de main de maître notre littoral dans *Gens de mer et Pêche maritime*. Et nous avons des conteurs de qualité qui se révèlent admirablement propres à enchanter l'enfance. Ainsi Charles du Bus de Warnaffe vient-il de faire sous le titre : *Il était une fois...* une manière de petit chef-d'œuvre. C'est un recueil de contes où l'esprit le dispute à la tendresse. La tendresse, on la sent qui gonfle les pages, qui donne aux histoires souffle et chaleur communicative. Notre sympathique auteur a des enfants, et il a fait avec eux un pacte de si compréhensive amitié qu'il demeure tout naturellement dans le monde de leurs enchantements et de leurs songes. L'art de conter aux enfants est, entre tous, difficile. Il ne suffit pas de composer et d'écrire en une certaine langue. Il faut présenter le récit, prendre à partie ceux à qui l'on raconte, les faire intervenir dans le jeu, leur donner un rôle d'acteur. C'est précisément ce qui fait la réussite de ce petit ouvrage. L'auteur a su jeter le pont et redevenir enfant pour être meilleur poète.

Il a su mêler le saugrenu et le quiproquo, l'humour et le bon sens avec une perfection rare.

D'autre part, ces contes à la fois charmants, absurdes et attendrissants baignent dans une atmosphère, un climat qui est fait, non seulement de ces petits détails de cadre, — si importants pour séduire les petits, — mais de tous les parfums de nos campagnes et de nos forêts.

Président du Comité de l'Enseignement libre (au profit duquel le livre est vendu), Charles du Bus a heureusement ignoré la pédagogie et la morale à la Berquin. C'est la raison pour laquelle on souhaiterait volontiers qu'aux prochaines distributions de prix nos écoliers reçussent *Il était une fois...* au lieu des stupidités édifiantes dont on les gratifie d'ordinaire.

Et qu'on nous laisse, à propos de ce recueil où chante l'âme de nos paysages, de nos gens, de nos bêtes et... de nos enfants, féliciter notre compatriote d'avoir, pour se reposer et se consoler des graves préoccupations ministérielles, des trésors d'esprit.

Chroniques de ma vie⁽¹⁾

Plus on remonte dans sa mémoire le cours des années, plus il est difficile, à cause de la distance, de voir clair et de faire le choix parmi les faits d'une portée significative et ceux d'une importance parfois plus grande que les premiers, mais qui ne laissent aucune trace et ne déterminent en rien l'évolution d'une vie.

Ainsi, une des premières impressions sonores dont je me souviens peut paraître assez bizarre.

C'était à la campagne, où mes parents passaient les étés avec leurs enfants, comme le faisaient la majorité des gens de leur classe. Un paysan énorme assis sur le bout d'un tronc d'arbre. Une odeur pénétrante de résine et de bois coupé flatte les narines. Le paysan n'est vêtu que d'une courte chemise rouge. Ses jambes aux poils roux sont nues, aux pieds il a des sandales d'écorce. Sur sa tête, une forte chevelure, épaisse et rousse comme sa barbe, pas un cheveu blanc, — et c'était un vieillard. Il était muet, mais claquait très bruyamment de la langue et les enfants avaient peur de lui. Moi aussi. Pourtant la curiosité prenait le dessus. On s'approchait de lui, et alors, pour amuser les enfants, il se mettait à chanter. Ce chant — c'était deux syllabes, les seules qu'il pouvait prononcer, dénuées de tout sens, mais qu'il faisait alterner avec une stérilité incroyable dans un mouvement très vif. Il accompagnait ce gloussement de la façon suivante : il collait la paume de sa main droite sous l'aisselle gauche, puis, d'un geste rapide, faisait mouvoir le bras gauche en l'appuyant sur la main droite. Il faisait ainsi sortir de sous sa chemise une suite de sons assez suspects, mais bien rythmés. Cela m'amusait follement et, à la maison, je me mettais à imiter cette musique avec beaucoup de zèle. Tant et si bien qu'on me défendit de me servir d'un accompagnement aussi indécent. Il ne me restait donc que les deux tristes syllabes qui pour moi perdaient ainsi tout leur attrait.

Un autre souvenir qui me revient souvent est le chant des femmes du village voisin. Très nombreuses, elles le chantaient à l'unisson, tous les soirs régulièrement, en rentrant après leurs travaux. Aujourd'hui encore, je me souviens nettement de ce motif et aussi de la manière dont elles chantaient. Et quand je le reprenais à la maison tout en imitant cette manière, j'étais complimenté

(1) Celui qu'on a nommé « le plus grand musicien moderne » va publier sous ce titre (chez Denoël et Steele) des Souvenirs dont nous donnons aujourd'hui ces extraits inédits.

pour la justesse de mon oreille. Ces éloges, je me le rappelle, me rendaient très heureux.

Et, chose curieuse, ce simple fait, après tout assez insignifiant, a pour moi un sens particulier, car c'est de ce moment que je pris conscience de ma qualité de musicien.

Je me bornerai à ces deux impressions d'été. L'été alors s'associait toujours en moi à l'image de la campagne, avec tout ce qu'on y voyait et entendait.

Autre chose l'hiver, — la ville. Ici, mes souvenirs ne remontent pas si loin — mes impressions d'été, je les situe à l'époque où j'avais environ trois ans. L'hiver, avec son manque de liberté et de distractions, avec ses disciplines rigoureuses, avec sa durée interminable, ne me laissait pas d'impressions assez fortes pour que ma mémoire les conservât.

Jusqu'à l'âge de neuf ans mes parents ne s'étaient pas spécialement occupés de mon développement musical. A la vérité, on faisait de la musique à la maison. Mon père était première basse chantante à l'Opéra impérial de Saint-Petersbourg. Mais toute cette musique, je ne l'entendais que de loin, de la chambre des enfants où j'étais relégué avec mes frères.

Quand j'eus neuf ans, mes parents me donnèrent une maîtresse de piano. J'appris très vite à lire la musique et, à force de déchiffrer, j'eus bientôt envie d'improviser et je m'adonnai à cette besogne qui durant une longue période fut mon occupation favorite. Ces improvisations ne présentaient sans doute rien de très intéressant, car on me reprochait souvent de gaspiller ainsi mon temps au lieu de l'employer à des exercices réguliers. Quant à moi je n'étais certainement pas de cet avis et cela me contrariait beaucoup. Quoique aujourd'hui je comprenne et j'admets ce souci de discipline à l'égard d'un gosse de neuf à dix ans, je dois dire que ce travail continu d'improvisations n'était pas absolument stérile, car il contribuait d'une part à une meilleure connaissance du piano, et d'autre part faisait germer des idées musicales. A ce propos, je tiens à citer ici une remarque que Rimsky-Korsakow m'a faite quand, plus tard, devenu son élève, je lui demandai si je faisais bien de composer toujours au piano. « Les uns composent au piano, les autres sans piano, me répondit-il. Eh bien, vous, vous composerez au piano. » En effet, je compose au piano et je ne m'en plains pas. Bien plus, je pense qu'il est mille fois préférable de composer en imaginant ce contact.

En dehors de l'improvisation et de mes études de piano, je trouvais un plaisir immense à déchiffrer les partitions d'opéra qui composaient la bibliothèque de mon père et cela m'était d'autant plus agréable que je le faisais avec une grande facilité. Facilité certainement héritée de ma mère qui, elle aussi, possédait ce don. On s'imagine donc ma joie quand, pour la première fois, on me mena au théâtre où l'on donnait un opéra que je connaissais déjà par le piano. C'était *La Vie pour le Tzar*, et c'est alors que, pour la première fois, j'entendis un orchestre, — et quel orchestre! — celui de Glinka. L'impression fut inoubliable; mais qu'on ne pense surtout pas que cette impression était due uniquement au fait que ce fut là le premier orchestre que j'entendais.

Non seulement la musique elle-même de Glinka, mais aussi son orchestration, reste jusqu'à nos jours un monument parfait de l'art musical par la sagesse de son équilibre sonore, par la distinction et la finesse de son instrumentation, je veux dire : le choix des instruments et leur combinaison. J'ai eu vraiment de la chance, dans ma première rencontre avec la grande musique, de tomber sur un chef-d'œuvre. Voilà pourquoi je garde pour Glinka une reconnaissance sans bornes.

Ce même hiver, je me souviens d'avoir entendu une autre œuvre lyrique, mais d'un auteur de second ordre (A. Seroff); celle-ci ne m'impressionna que par son action dramatique. Mon père y tenait le rôle principal dans lequel il était particulièrement admiré

par le public pétersbourgeois. C'était un artiste très connu à son époque. Il avait une belle voix et une technique surprenante qu'il avait acquise en étudiant le chant d'après la méthode italienne au Conservatoire de Saint-Petersbourg. En plus, il possédait un grand talent dramatique, chose alors très rare parmi les artistes d'opéra.

Vers la même époque, j'ai entendu également le second opéra de Glinka, *Rousslane et Ludmilla*, dans un spectacle de gala, donné à l'occasion du cinquantenaire de cette œuvre. Mon père y interprétait le rôle de Farlaf, un des meilleurs de son répertoire. Ce fut une mémorable soirée pour moi. Outre l'émotion que j'éprouvais à entendre cette musique dont j'étais simplement fou, il me fut donné d'apercevoir au foyer la silhouette de Pierre Tchaïkovsky, idole du public russe, que je n'avais jamais vu auparavant et que je ne devais plus revoir. C'était le moment où il venait de diriger à Saint-Petersbourg, en première audition, sa nouvelle symphonie : *La Pathétique*. Quinze jours plus tard, ma mère me mena au concert où la même symphonie fut exécutée en mémoire de son auteur, emporté en quelques jours par le choléra. Tout impressionné que je fusse par la mort si imprévue du grand musicien, je ne me rendais certainement pas compte alors que le fait d'avoir, ne fût-ce que fugitivement, entrevu Tchaïkovsky vivant deviendrait un de mes souvenirs les plus chers. J'aurai plus tard l'occasion de parler à mes lecteurs de Tchaïkovsky, de sa musique et de ma lutte pour sa cause avec nombre de mes confrères qui s'obstinent dans une hérésie : ils ne veulent voir la musique russe, dite authentique, qu'à travers les « cinq » (1). Ici, j'ai voulu simplement noter un souvenir personnel concernant le célèbre compositeur, pour qui ma sympathie n'a fait que grandir, en même temps qu'évoluait ma conscience musicale.

A partir de cette date, je crois pouvoir situer le début de ma vie consciente comme artiste et comme musicien.

* * *

De Paris je retournai à « Oustiloug » pour y passer l'été, comme d'habitude. J'y continuai tranquillement mon travail au *Sacre*, quand je fus tiré de ma quiétude par une invitation de Diaghilew de venir le rejoindre à Bayreuth pour entendre dans ce lieu sacré *Parsifal* que je n'avais encore jamais vu représenter. Cette proposition me sourit et j'y allai avec grand plaisir. Je m'arrêtai pour un jour à Nuremberg, dont je visitai le musée, et le lendemain je fus reçu à la gare de Bayreuth par mon cher gros ami, qui me déclara tout de suite que nous risquions de passer la nuit à la belle étoile, car tous les hôtels étaient archibondés. A grand-peine nous arrivâmes pourtant à nous loger dans des chambres de domestiques. Le spectacle auquel j'assistai ne me tenterait pas aujourd'hui, même si l'on m'offrait une chambre pour rien. D'abord toute l'atmosphère de la salle, son cadre et son ambiance me parurent lugubres. C'était comme une crématoire (par-dessus le marché très démodé) où l'on s'attendait à voir apparaître le monsieur en noir chargé de prononcer le discours solennel exaltant les qualités du défunt. L'ordre de se recueillir fut donné par une fanfare et la cérémonie commença. Je me fis tout petit et immobile. Au bout d'un quart d'heure je n'y tenais plus; mes membres étaient engourdis, il me fallait changer de position. Crac! ça y est! Ma chaise fit un bruit qui me valut une centaine de regards furieux! Je me refais petit, mais je ne pense qu'à une chose, à la fin de l'acte qui fera cesser mon martyre. Enfin la « pause » arrive et je suis récompensé par une paire de saucisses et un bock de bière. A peine ai-je allumé ma cigarette que la fanfare réclame de nouveau mon recueillement. Encore un acte à subir! Et moi qui pense obstiné-

(1) C'est ainsi qu'on nommait le groupe formé par : Balakirew, Mousorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakow et Cui.

ment à ma cigarette, dont je n'ai pris qu'une bouffée! Je supporte encore cet acte. Puis, encore des saucisses, encore un bock, une autre fanfare, un nouveau recueillement, encore un acte — le dernier. Fin!

Je ne veux pas toucher ici à la musique de *Parsifal* ni à la musique de Wagner, en général; elle est trop loin de moi aujourd'hui. Ce qui me révolte dans toute cette entreprise, c'est l'esprit primaire qui l'a dictée, le principe même de placer un spectacle d'art sur le même plan que l'action sacrée et symbolique que constitue le service religieux. Et, en vérité, toute cette comédie de Bayreuth, avec son risible protocole, n'est-elle pas simplement une singerie inconsciente du rite sacré?

On m'objectera peut-être les mystères du Moyen âge. Mais ces manifestations avaient pour base la religion et comme source la foi. Par leur esprit, elles ne s'éloignaient pas du sein de l'Eglise qui, au contraire, les patronnait. C'étaient des cérémonies religieuses en marge des rites canoniques, et si elles présentaient des qualités esthétiques, celles-ci n'étaient qu'un élément accessoire et involontaire qui n'en touchait pas le fond. Ces cérémonies étaient dues à l'impérieux besoin des fidèles de voir les objets de leur foi incarnés d'une façon palpable; au même besoin qui créa dans les églises les images et les statues.

Il serait décidément temps d'en finir une fois pour toutes avec cette conception inepte et sacrilège de l'art comme religion et du théâtre comme temple. L'absurdité de cette piteuse esthétique peut être aisément démontrée par l'argument suivant :

On ne saurait s'imaginer un fidèle adoptant une attitude critique devant l'office divin. Il y aurait *contradictio in adjecto*, le fidèle cesserait d'être un fidèle. L'attitude du spectateur est exactement contraire. Elle n'est conditionnée ni par la foi, ni par l'aveugle soumission. Au spectacle, on admire ou on repousse. Ceci nécessite tout d'abord un jugement. On n'accepte qu'après avoir jugé, même inconsciemment. Le sens critique joue donc ici un rôle essentiel. Confondre ces deux ordres d'idées, c'est faire preuve d'un manque absolu de discernement et d'un mauvais goût certain. Mais comment s'étonner d'une pareille confusion à notre époque où la laïcité triomphante, en dégradant les valeurs spirituelles et avilissant la pensée humaine, nous mène infailliblement à un abrutissement complet? Il semble cependant que l'on se rend compte du monstre dont le monde est en train d'accoucher, on constate avec dépit que l'homme ne saurait vivre sans un culte. Alors, on s'efforce d'en retaper quelques-uns tirés du vieil arsenal révolutionnaire, et c'est avec ça qu'on croit faire concurrence à l'Eglise!

* * *

Ma profonde émotion en apprenant les nouvelles de la guerre qui faisaient vibrer mes sentiments patriotiques, ma tristesse d'être loin de mon pays se trouvaient en partie compensées par la joie que j'éprouvais à me plonger dans la lecture de la poésie populaire russe.

Ce qui me séduisait dans ces vers, ce n'est pas autant les anecdotes, souvent truculentes, ni les images ou les métaphores toujours délicieusement imprévues, que l'enchaînement des mots et des syllabes, ainsi que la cadence qu'il provoque et qui produit sur notre sensibilité un effet tout proche de celui de la musique. Car je considère la musique, par son essence, impuissante à exprimer quoi que ce soit : un sentiment, une attitude, un état psychologique, un phénomène de la nature, etc... L'expression n'a jamais été la propriété immanente de la musique. La raison d'être de celle-ci n'est d'aucune façon conditionnée par celle-là. Si, comme c'est presque toujours le cas, la musique paraît exprimer quelque chose, ce n'est qu'une illusion et non pas une réalité. C'est simplement un élément additionnel que, par une convention tacite et

invétérée, nous lui avons prêté, imposé, comme une étiquette, un protocole, bref, une tenue et que, par accoutumance ou inconscience, nous sommes arrivés à confondre avec son essence.

La musique est le seul domaine où l'homme réalise le présent. Par l'imperfection de sa nature, l'homme est voué à subir l'écoulement du temps — de ses catégories de passé et d'avenir — sans jamais pouvoir rendre réelle, donc stable, celle de présent.

Le phénomène de la musique nous est donné à seule fin d'introduire un ordre dans les choses, y compris et surtout un ordre entre *l'homme et le temps*. Pour être réalisé, il exige donc nécessairement et uniquement une construction. La construction faite, l'ordre atteint, tout est dit. Il serait vain d'y chercher ou d'en attendre autre chose. C'est précisément cette construction, ce ordre atteint qui produit en nous une émotion d'un caractère tout à fait spécial, qui n'a rien de commun avec nos sensations courantes et nos réactions dues à des impressions de la vie quotidienne. On ne saurait mieux préciser la sensation produite par la musique qu'en l'identifiant avec celle que provoque en nous la contemplation du jeu des formes architecturales. Goethe le comprenait bien qui disait que l'architecture est une musique pétrifiée.

IGOR STRAWINSKY.

L'expansion de l'univers et l'âge du monde⁽¹⁾

VOYAGE A TRAVERS LE CIEL

Une promenade, en astronomie, risque toujours d'être un peu longue. Pour le simple motif que l'univers n'est pas construit à notre taille. Il n'y a pas bien longtemps que nous le savons. Les anciens croyaient fermement à la petitesse du monde et cela ne doit pas étonner. Aussi longtemps que l'on a cru que la terre était fixe et que les étoiles tournaient autour d'elle, on ne pouvait pas raisonnablement imposer des dimensions énormes au monde stellaire. C'est le contraire qui eût été absurde.

Même après la publication des théories coperniciennes, il fallut longtemps pour réformer l'opinion scientifique. Obstination, elle aussi, bien compréhensible. Représentons-nous un instant la terre en mouvement sur son orbite et observons le ciel nocturne à six mois d'intervalle. Rien n'a changé dans le panorama céleste alors que nous occupons dans l'espace deux positions distantes de 300,000,000 de kilomètres. Que conclure, sinon que ces quelques centaines de millions de kilomètres ne comptent pas au regard des distances stellaires? Il aurait fallu, on l'avouera, quelque audace pour admettre, sans contrôle rigoureux, des distances aussi fabuleuses.

Nous avons fait, ai-je dit, quelque chemin depuis. Les astronomes nous ont appris que notre plus proche voisine parmi les étoiles, le soleil excepté, est distante de nous d'environ quarante mille milliards de kilomètres. Ils ont simplement mesuré le très petit angle sous lequel on verrait de l'étoile le diamètre de l'orbite terrestre et cette connaissance de l'angle jointe à celle du diamètre (300,000,000 km.) leur a permis de déterminer la distance cherchée. Méthode fort simple mais d'application fort restreinte, étant donnée l'énormité des distances stellaires; méthode précieuse, parce que

(1) Voir *La revue catholique* du 22 février 1935.

précise et à défaut de laquelle l'homme eût probablement dû renoncer à sonder les abîmes des cieux. Quelle confiance aurait-il pu, en effet, accorder à ses mesures de distance si délicates s'il n'avait, pour assurer ses premiers pas, disposé de la méthode trigonométrique?

Mais oui, premiers pas, et qui nous porteraient peu avant dans notre excursion céleste si d'autres jalons n'avaient pu être identifiés au delà de quelques proches voisins. Ces jalons, ce sont les étoiles dites Céphéides. On les reconnaît à ce que leur éclat, au lieu d'être fixe, varie de manière périodique. Semblables à des phares brillants disposés à travers l'univers immense, pareils encore à d'énormes globes de gaz pulsants, les Céphéides ont permis à l'homme de mesurer l'étendue du ciel. Il existe, en effet, une relation entre la période de la variation d'éclat et le pouvoir éclairant de l'étoile; comme, d'autre part, l'éclat apparent est fonction de la distance, la seule observation de la période et de l'éclat apparent permet la détermination de la distance.

Voici ce que nous a révélé l'observation des Céphéides : nous appartenons à un amas stellaire assez compact où notre soleil fait assez pâle figure; cet amas n'est lui-même qu'un groupement d'une agglomération beaucoup plus vaste, la Galaxie, sorte de roue dont le moyeu semble occupé par des nuées opaques. Fort heureusement pour nous, nous sommes placés dans une position excentrique; sans quoi, ou bien le décor serait désespérément uniforme, ou bien, pis encore, l'interposition des nuées opaques nous eût à jamais empêchés de connaître le monde. Loin du centre et des « amas noirs », les trouées du ciel livrent à notre regard, ou plutôt à celui de la plaque photographique, les nébuleuses spirales, sortes de taches blanchâtres, mais, en réalité, mondes immenses que les télescopes ont fini par résoudre en étoiles. Les deux plus proches de ces nébuleuses, dont celle bien connue d'Andromède, sont à près d'un million d'années-lumière (1) de nous, c'est-à-dire, nettement en dehors de notre Galaxie dont le diamètre mesure environ 200,000 années-lumière. Deux millions de nébuleuses spirales ou d'« univers-îles » ont été ainsi identifiés et les profondeurs de l'espace sont maintenant fouillées jusqu'à une distance de cent cinquante millions d'années-lumière.

LA FUITE DES NÉBULEUSES

Mais les astronomes ne savent pas seulement déterminer la distance des nébuleuses fort éloignées, ils savent aussi calculer la vitesse avec laquelle ces nébuleuses s'éloignent ou se rapprochent de nous. Cela tient à la nature ondulatoire de la lumière et le phénomène d'observation sur lequel ils appuient leurs calculs est connu en physique sous le nom d'effet Doppler-Fizeau.

Chose curieuse, les nébuleuses nous fuient toutes et plus elles sont éloignées, plus grande est la vitesse avec laquelle elles s'écartent de nous. Vraiment, ce serait nous faire trop d'honneur que de supposer à la légère que nous sommes devenus un objet de répulsion pour tout l'univers. Si le voyage fantastique que nous venons de faire ne nous a pas tourné la tête et ne nous a pas fait perdre de vue nos très modestes origines, nous conviendrons bien vite que l'effet constaté est en disproportion manifeste avec la cause supposée. La vérité est plus simple. L'univers n'a pas de centre, le phénomène de séparation que nous venons de signaler est parfaitement réciproque et si, dans quelque nébuleuse lointaine, il existe des observateurs dont l'instrument a été touché par un rayon ténu issu, il y a des millions d'années, d'autres Galaxies, eux aussi peuvent se croire le centre de répulsion de l'univers. Dire que tous les corps de cet univers sont des centres de répulsion ou dire qu'il n'y en a pas, c'est tout comme. Tout ce que l'on peut

affirmer, c'est que l'univers participe à un mouvement général d'expansion où ne nous jouons aucun rôle sinon celui d'observateur.

L'ÂGE DES ÉTOILES ET DES NÉBULEUSES

Et c'est ici enfin, devant ce phénomène de portée universelle, que nous allons tenter de formuler un timide jugement sur l'âge probable des soleils et des nébuleuses. Si ces nébuleuses qui se fuient agissent ainsi depuis l'époque de leur formation, il y a eu un temps où elles se sont séparées. Imaginons un instant le phénomène inverse et pensons à une sorte de « rallye-nébuleuse » vers la région qui autrefois les contenait toutes, avant qu'elles ne se lançassent à la conquête de l'espace. Quel temps s'écoulera-t-il avant la formidable collision finale? Quelques milliards d'années seulement et non quelques trillions. « Seulement » est bien sûr une façon de parler, mais qui ne manque pas d'être chargée de sens, pour peu que l'on y réfléchisse. J'ai dit plus haut que les astronomes réclamaient, il n'y a pas bien longtemps, des trillions d'années comme durée de la vie moyenne des étoiles. Je n'ai pas insisté — car ce serait trop long — sur les raisons impérieuses qui leur dictaient ces exigences, comme d'ailleurs sur les difficultés très sérieuses que soulevaient ces mêmes exigences. Eh bien! il serait très étrange que l'âge des étoiles fût plus élevé que celui de l'expansion de l'univers. Et pourquoi? Parce que cette expansion est considérée comme un corollaire inéluctable de la formation des nébuleuses et des étoiles. Si des forces de cohésion, agissant sur la matière, tendent à agglomérer celle-ci en masses compactes, d'autres forces, répulsives celles-ci, tendent, au contraire, à désagréger l'univers. Lorsque se sont formées les condensations dont devaient naître nébuleuses et étoiles, avec la raréfaction de la matière dans les zones périphériques, les forces répulsives ont dû l'emporter sur les forces d'attraction et le phénomène d'expansion a dû se produire. On le voit, formation des condensations et commencement de l'expansion sont des phénomènes contemporains.

Si l'on examine de plus près l'action des forces antagonistes en présence, trois cas sont possibles : ou bien l'attraction l'emporte sur la répulsion et la contraction se produit comme pour la formation des étoiles et des nébuleuses; ou bien les forces contraires se contre-balancent et il se forme des régions en équilibre, telles les colonies de nébuleuses que nous révèlent les télescopes; ou bien enfin la répulsion l'emporte, l'expansion se déclenche et l'on sait que l'espace obéit à cette dernière.

Hypothèses, pensera le lecteur. Certes, mais hypothèses que ratifie dès à présent l'observation. Ainsi, on a calculé quelle devait être la densité moyenne pour qu'ait lieu l'équilibre et trouvé qu'elle était d'un atome par décimètre cube. En dessous ou au-dessus de cette limite il doit y avoir soit expansion, soit contraction. Et que révèlent nos sondages de l'espace? Une densité moyenne d'environ un atome par mètre cube. D'un autre côté, si les colonies de nébuleuses sont des régions en équilibre, il est clair que leur densité moyenne doit être la même pour toutes, soit un atome par décimètre cube, et ceci paraît bien en accord avec les premières observations.

En résumé, le phénomène de l'expansion de l'univers semble bien être né avec les étoiles elles-mêmes. Et si l'on pense que l'expansion se fait à l'encontre de la gravitation, c'est-à-dire que le monde se dilate d'autant plus vite qu'il est grand, ou encore qu'il est vide, c'est vraiment forcer les faits que de prétendre reculer la naissance des soleils à plus de dix milliards d'années.

L'ÂGE DE LA MATIÈRE

Toujours est-il que si l'on croit possible de dater l'époque qui vit la formation des étoiles et des nébuleuses, il paraît bien présomptueux de vouloir fixer l'âge de la matière elle-même.

(1) Je rappelle que l'année-lumière est la distance parcourue par la lumière en un an, soit environ dix mille milliards de km.

La première difficulté à résoudre lorsqu'on touche à des questions aussi délicates et, on peut bien le dire, aussi neuves, est d'en préciser le sens. Et tout d'abord, on peut se demander, avec le savant professeur de Louvain, si la question en comporte un acceptable. Il paraît bien que non et qu'il soit impossible de concevoir un commencement naturel du monde, un instant qui n'aurait pas eu de veille, un temps premier avant lequel il n'y aurait pas eu de passé.

1 Mais si le temps n'a pu commencer, nous pouvons imaginer que l'espace a, lui, commencé. Et c'est ce commencement qui servira à définir celui du temps.

C'est Einstein qui, le premier, a fait remarquer que l'espace physique était probablement fort différent de ce que nous supposions. Ainsi nous imaginons volontiers qu'une ligne droite peut être prolongée aussi loin que nous le désirons sans que jamais elle puisse repasser deux fois par un même point de l'espace. Il pourrait bien, selon Einstein, ne pas en être ainsi. Libre à tout le monde d'imaginer quelque espace abstrait où la ligne droite soit illimitée dans les deux sens. Mais dire qu'il soit possible de tracer pareilles droites dans l'univers physique constitue une affirmation fort différente. Si l'espace est fini, impossible à une droite, un rayon lumineux, par exemple, d'en franchir les limites : cela même est contradictoire. Pareille droite sera astreinte à faire son tour d'univers et constituera une ligne fermée. Pareil rayon parti dans une direction déterminée devra nous revenir suivant la direction opposée et, comme le disait l'abbé Lemaître, reprenant plaisamment un mot d'Einstein, l'objet le plus éloigné qui est devant nous, c'est notre nuque.

J'ai dit que le volume de l'espace grandissait sans cesse. Y a-t-il eu un instant où cet espace était très petit, astronomiquement parlant? Si oui, si vraiment nous pouvons affirmer qu'il y a eu une localisation de la matière en deça de laquelle il est difficile, sinon impossible, que le tassement ait pu se faire, nous aurons assigné une limite inférieure à la grandeur de l'espace. Autant dire que nous lui aurons assigné un commencement.

L'abbé Lemaître croit pouvoir proposer pour celui-ci une époque éloignée de la nôtre d'un peu plus de dix milliards d'années.

« Notre univers, a-t-il écrit, porte les marques de la jeunesse et nous pouvons espérer reconstituer son histoire. Les documents dont nous disposons ne sont pas enfouis dans les empilements de briques des Babyloniens, notre bibliothèque ne risque pas d'être détruite dans quelque incendie : c'est l'espace admirablement vide où se conservent les ondes lumineuses mieux que le son sur la cire des phonographes [...]. Un des hiéroglyphes les plus curieux de notre bibliothèque astronomique est la radiation ultra-pénétrante; les rayons cosmiques [...]. Ceux-ci datent de dix milliards d'années.

» A cette époque, l'évolution du monde était dans toute son activité : les étoiles naissantes n'avaient pas encore d'atmosphère et les transformations super-radioactives que subissaient les masses condensées en un petit nombre d'unités atomiques pouvaient libérer leur rayonnement sans qu'il ne coure risque d'être capté et transformé par les atomes voisins encore peu nombreux.

» [...] Le monde a procédé du condensé au diffus. [...] L'atome univers s'est brisé en fragments, chaque fragment en morceaux plus petits.

» [...] L'évolution du monde peut être comparée à un feu d'artifice qui vient de se terminer. Quelques mèches rouges, cendres et fumées. Debout sur une escarbille mieux refroidie, nous voyons s'éteindre doucement les soleils et cherchons à reconstituer l'éclat disparu de la formation des mondes (1). »

(1) G. LEMAÎTRE, « L'Expansion de l'espace ». *Revue des Questions scientifiques*, novembre 1930.

Telle est l'hypothèse séduisante et puissamment originale proposée par l'abbé Lemaître pour expliquer l'histoire pré-astronomique. Un atome compact qui contient toute la masse de l'univers; atome qui se brise en un feu d'artifice éblouissant dont les témoins sont ces coursiers rapides que nous appelons les rayons cosmiques.

CONCLUSIONS

Je me résume.

L'âge du monde est très différent suivant le sens que nous donnons à ce dernier mot. L'âge de notre monde, la terre, est assez bien connu. Il est énorme, de l'ordre du milliard d'années. Diverses méthodes ont fourni des résultats du même ordre de grandeur et l'une de ces méthodes peut être considérée comme très sûre. A la condition que nous acceptions l'idée de la constance des lois naturelles, sans quoi il faut renoncer à accorder quelque confiance à toute méthode où le temps intervient, du moins à grande échelle.

L'âge des étoiles et des nébuleuses, fixé avec beaucoup moins de certitude, est du même ordre de grandeur, plus grand toutefois. Dix milliards d'années en constitueraient une limite extrême. Il y a peu de temps, on croyait à une vieillesse bien plus marquée des soleils supposés d'âges très différents. La théorie de l'expansion de l'univers a blessé à mort celle qui accordait aux soleils un très long passé; de plus, elle propose pour toutes les étoiles un âge uniforme.

Enfin, l'âge de la matière n'est pas, à proprement parler, beaucoup plus élevé que celui des étoiles. Les hypothèses qui ont permis à l'abbé Lemaître d'en esquisser le calcul sont fort hasardeuses. « Simples hypothèses de travail », selon ses propres paroles, mais que l'on peut espérer voir confirmées bientôt par l'étude, jeune encore mais activement poussée, du rayonnement cosmique.

EDGARD HEUCHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
ancien élève
de l'Ecole normale supérieure de Paris.

Une fête de l'éloquence

CONSCIENCE de ROI!...

Panegyrique du Roi Albert

PAR LE

PÈRE SANSON

«... le plus fameux de nos orateurs sacrés.»
«... la plus belle voix de l'éloquence française...»



Il y aura foule les 16 et 17 mars prochain, à 5 heures, dans la grande salle des fêtes du Collège Saint-Michel, pour entendre l'illustre orateur exalter le « noble et grand Souverain dont la mort sera certainement aussi exemplaire que la vie... », qu'il faisait applaudir, le 17 février 1934, dans cette même salle, à l'heure où, là-bas, à Marchelles-Dames, le roi Albert expirait...

Cartes numérotées à 5, 10, 15, 20 et 25 francs, chez Lauweryns, 20, Treurenberg.

Cette conférence sera faite également à Anvers, le 19 mars; à Gand, le 20 mars; à Charleroi, le 22 mars; à Tournai le 23 mars; à La Louvière, le 25 mars; à Liège, le 26 mars.

Une grande maison d'édition franciscaine :

Quaracchi

Sauf au Canada (1), aucune revue de langue française n'a, jusqu'ici, présenté au grand public le Collège Saint-Bonaventure, de Quaracchi, maison d'éditions unique en son genre, qui accomplit, depuis bientôt un demi-siècle, une œuvre scientifique de tout premier ordre.

Dans le monde des sciences médiévales (historiques ou scolastiques) sa réputation est établie, ses travaux accrédités. Ce n'est pas une institution d'enseignement, mais une maison qui groupe, appelés des différentes provinces de l'Ordre, des religieux franciscains dont l'occupation est de s'appliquer à un travail scientifique déterminé. La répartition des travaux est actuellement faite entre les quatre sections suivantes : section Alexandre de Halès, section Duns Scot, section historique, section bibliographique, cette dernière inaugurée tout récemment. En outre, chacun des collaborateurs d'une section peut produire, et en fait publie, des travaux personnels, sous forme de livres (éditions critiques de textes inédits) ou d'écrits dans les périodiques savants. Ces travaux sont toutefois en fonction de l'œuvre principale de leur section.

Le personnel des sections comprend présentement quatre Belges, quatre Canadiens, deux Espagnols, deux Italiens, un Alsacien. Quelques autres Pères, dont un photographe pour filmer les manuscrits dans les bibliothèques d'Europe, un économiste, un bibliothécaire, complètent le personnel du Collège, avec les frères convers et quelques serviteurs. Le Collège Saint-Bonaventure n'appartient à aucune province de l'Ordre; il est international et relève directement de l'autorité du général qui l'administre par un président; et il est régi par des statuts qui lui sont propres.

Le Collège possède une imprimerie où sont composés les ouvrages édités par le Collège : ainsi (sans parler des œuvres de saint Bonaventure, dont il sera question plus loin), la *Somme* d'Alexandre de Halès, dont trois volumes ont paru, la *Bibliotheca franciscana scholastica mediæ ævi* (8 volumes à ce jour), la *Bibliotheca franciscana ascetica mediæ ævi* (7 volumes parus), l'*Archivum franciscanum historicum*, qui en est à sa XXVI^e année, les *Analecta franciscana* (10 volumes parus), le *Bullarium franciscanum* (nouvelle série), la continuation des *Annales Minorum* de Wadding (tomes XIX-XXVI) et une foule d'autres travaux de Quaracchistes.

En outre, la typographie du Collège imprime, pour le compte de leurs auteurs et sous leur couvert, un grand nombre d'ouvrages franciscains, livres, brochures et périodiques.

* * *

La province franciscaine de Venise et celle du Trentin avaient depuis toujours, pour ainsi dire, professé les doctrines bonaventuriennes. La dernière grande édition (et l'une des meilleures) des œuvres du docteur séraphique, avant celle de Quaracchi, a pour auteur le P. Benedetto Bonelli, religieux du Trentin.

Le P. Bernardin de Portogruaro, religieux de Venise, entré dans l'Ordre en 1839, à l'âge de dix-sept ans, reçut donc la formation et l'enseignement bonaventuriens. Devenu professeur, il ne fut pas longtemps à constater l'insuffisance des textes imprimés de saint Bonaventure. Ce devait être un sujet de conversations habituel entre maître et élèves. L'un de ceux-ci, le P. Antoine de

Vicence, l'auteur renommé de l'édition critique du *Breviloquium* de saint Bonaventure, à son tour professeur, comptera parmi ses élèves un jeune religieux à l'intelligence vive, mais miné par la tuberculose, le P. Fidèle de Fanna.

Le P. Bernardin, le P. Fidèle : tels sont les deux hommes à qui l'Eglise devra Quaracchi.

Nous sommes en 1869, le P. Bernardin, après avoir été procureur de l'Ordre, est élu ministre général, charge qu'il remplira durant vingt ans, jusqu'en 1889.

Dès les premiers mois de son généralat, il projette de réaliser son rêve d'antan, savoir une édition critique des œuvres de saint Bonaventure. Bientôt, dans cinq ans (en 1874), il y aura lieu de commémorer le VI^e centenaire de la mort du séraphique docteur. Le général entend bien célébrer de façon grandiose cet anniversaire. Ne serait-ce pas l'occasion de remettre en honneur la doctrine de Bonaventure, que l'Eglise honora toujours au même titre que celle de saint Thomas?

Au début de 1870, il mande à Rome le P. Fidèle, alors âgé de trente et un ans. Ensemble ils supputent les difficultés que présente ce projet; ils en discutent les conditions d'exécution, en établissent les grandes lignes, déterminent les travaux préliminaires à entreprendre. Comme résultat de ces conversations, mission est donnée au P. Fidèle de parcourir les bibliothèques de l'Europe pour y découvrir et y copier les textes manuscrits de saint Bonaventure.

D'abord seul, puis aidé de quelques religieux, en dix ans le P. Fidèle et ses collaborateurs visitent, de 1870 à 1880, quatre cents bibliothèques dans tous les pays de l'Europe (sauf la Russie et la Suède) et, chose à peine croyable, dans un si court espace de temps, ils découvrent, copient ou analysent plus de cinquante mille manuscrits bonaventuriens et autres. Songez qu'à cette époque la photographie des documents était inconnue; que beaucoup de bibliothèques (c'est, hélas, souvent encore le cas) manquaient de catalogues ou n'en avaient que de rudimentaires. Ces obstacles — et combien d'autres! — furent le pain quotidien de ces mendiants de science. Cette héroïque épopée est consignée tout au long des vingt volumes in-folio de la main du P. Fidèle conservés à Quaracchi. Mine inépuisable pour l'avenir.

Le premier volume in-folio des *S. Bonaventurae Opera Omnia* parut en 1882, le onzième et dernier en 1902. Il avait donc fallu trente ans pour ériger le monument rêvé. Et trente-neuf religieux y avaient colla oré.

Le P. Fidèle mourut sans avoir pu contempler le premier volume de ce grand ouvrage. Phtisique, épuisé par un labeur surhumain de dix années, il s'éteignit à Quaracchi le 12 août 1881, dans les bras de son général, le R^me P. Bernardin. Celui-ci, devenu archevêque de Sardica, voudra à son tour finir ses jours au Collège Saint-Bonaventure, après y avoir passé les derniers temps de sa vie. Le P. Ignace Jeiler continua l'entreprise et y consacra vingt-cinq ans de sa vie.

* * *

Le P. Ignace Jeiler appartenait à la province de Saxe. Religieux pieux, mais idéaliste et rigide, il rêva dans sa jeunesse de réformer sa province. Et non seulement il y rêva, mais, avec un petit groupe de confrères, il le tenta... au grand dam de la paix des esprits. Tant et si bien qu'un beau jour de 1855 Rome donna l'ordre à ces religieux de se disperser. Le P. Ignace fut expédié en Italie, au couvent-noviciat de Monte Luco, près de Spolète, où, durant des années, il put, dans la solitude absolue et dans le froid des hivers de la montagne italienne, vivre à son gré la vie alcantarine qu'il avait rêvée pour lui... et pour les autres. Il lui était ordonné par le général d'y demeurer *usque ad beneplacitum*. Le bon plaisir se fit attendre cinq ans.

(1) Le *Devoir*, de Montréal, vient de publier sur Quaracchi un reportage en plusieurs articles signé : P. HUGOLIN LEMAY, O.F.M. C'est dans ce journal que nous avons puisé l'essentiel du présent article.

La soumission parfaite de l'exilé, sa vie exemplaire lui valurent enfin, en 1861, ses lettres de grâce. Il réintégra sa province, où toutefois il prit le dernier rang et vécut dans une solitude mitigée. Peu à peu il fut admis à confesser, à prêcher, à enseigner... et il devint bientôt un des religieux les plus en vue de la Saxe. Les bonnes grâces des supérieurs majeurs et de tous lui étaient si entièrement revenues qu'il fut élu Custode de sa province. Il occupait ce poste lorsque, le 4 octobre 1875, le général lui manda, ainsi qu'à d'autres religieux allemands, de renforcer le groupe bonaventurien avec mission de fouiller les bibliothèques d'Allemagne et celles de l'Europe centrale.

* * *

Ce fut en 1902 que parut le volume XI^e et dernier des *Opera omnia* de saint Bonaventure. Le Collège ayant été établi pour cet unique objet, il n'y avait plus pour les savants religieux de Quaracchi qu'à se disperser. On tiendrait seulement ouverte l'imprimerie pour la publication des *Acta*, etc. De fait, plusieurs religieux rentrèrent dans leur province.

Or, cette année même, 1902, le R^{me} David Fleming étant vicaire général de l'Ordre, il arriva que la typographie manqua de travail. Pour alimenter les presses, le Révérendissime Père s'avisait de faire composer une réédition — telle quelle — des œuvres d'Alexandre de Halès et bientôt en parurent les premiers cahiers. Le hasard d'une rencontre à Rome entre le P. Fleming et le savant P. Ehrlé, S. J. (plus tard cardinal) mit celui-ci en présence de ces cahiers. « Comment après avoir produit le monument que sont les œuvres de saint Bonaventure, vous allez donner au public savant un tel déchet?... Et la réputation de votre Ordre? Restez dans vos traditions, donnez un texte critique et authentique d'Alexandre... » Le P. Fleming expédia à Quaracchi l'ordre suggéré par le P. Ehrlé.

Vingt-deux ans plus tard, en 1924, paraissait le volume I de la *Summa theologica* d'Alexandre. En 1934, soit trente-deux ans après les premiers essais de 1902, on est arrivé au volume III. Du volume IV 192 pages sont imprimées. L'apparition du premier volume fut saluée avec joie par les fervents de la scolastique, entre autres par M. Gilson, qui écrivait : « Les érudits n'ouvriront pas sans quelque émotion ce premier volume, si impatientement attendu, de la *Somme théologique* d'Alexandre de Halès. Un simple regard permet de mesurer immédiatement le progrès accompli depuis la publication des œuvres complètes de saint Bonaventure, que l'on pouvait cependant citer jusqu'ici comme le modèle du genre. D'abord, le travail de l'éditeur a été rigoureusement séparé de celui du scholiaste; on ne trouvera donc rien d'autre dans ce volume que le texte même de la première partie de la *Somme*, avec son appareil critique et les références purement objectives aux textes cités, allégués, visés, utilisés ou inspirés par celui d'Alexandre de Halès. Même réduite à cette tâche, en quelque sorte matérielle, l'entreprise à réaliser demeurait immense; on reste confondu devant la somme d'érudition mise en commun, dont les témoignages s'accumulent au bas de ces pages, et qui s'offrent au lecteur dans l'anonymat le plus totalement désintéressé; la leçon de méthode historique se double ici d'une leçon de morale qui ne sera pas moins utile que la première, et dont chacun saura faire son profit. »

Successivement la direction de la section Alexandre de Halès a été assumée par les PP. Lemmens, Minges, Aubin Heyssse (Belge) et Zacharie Van de Woestyne (Belge lui aussi), président actuel du Collège Saint-Bonaventure.

Pendant que se poursuivait l'édition d'Alexandre, le P. Jérôme Golubovitch, de concert avec le R^{me} Denis Schuler, y fondait la savante revue *Archivum franciscanum historicum*. Le P. Michel

Bihl en prenait presque aussitôt la direction, qu'il a encore, avec une compétence hors de pair. Les travaux d'érudition scolastique, ainsi fortifiés de ceux de l'érudition historique, affermissaient par cette armature plus large de l'œuvre quaracchiste la vitalité de celle-ci et assuraient, pour l'avenir, la survie du Collège.

* * *

Pendant ses études à l'Institut pontifical oriental de Rome et même au studium de Québec, le P. Ephrem Longpré avait toujours eu une dilection marquée pour Scot, le champion de l'Immaculée Conception.

En 1925, le P. Ephrem étant, depuis 1920, collaborateur de la section Alexandre de Halès, parvient au général une requête des provinciaux d'Allemagne, le priant d'autoriser la publication à Munich d'une édition critique des œuvres du docteur subtil. Le P. Ephrem est mandé à Rome où lui est proposée la charge de cette édition. Un peu effrayé par l'ampleur de la tâche, le P. Ephrem d'abord se récusait et retourne à ses travaux de Quaracchi, mais avec mission de poursuivre, comme étude secondaire, celle de Duns Scot. Et le Révérendissime Père répond aux ministres d'Allemagne que si l'édition proposée se fait jamais, ce sera à Quaracchi. Arrive le chapitre général d'Assise (1927). Les provinciaux des États-Unis à leur tour, appuyés par ceux d'Allemagne, proposent aux Pères capitulaires le projet d'une édition de Duns Scot. Le chapitre est d'accord. Le R^{me} P. Marrani, élu ministre général, mande auprès de lui le P. Ephrem, il le met au courant du vœu émis par le chapitre et lui dit que l'édition de Scot doit être entreprise sans retard. Il décharge le P. Ephrem de sa collaboration à l'édition d'Alexandre de Halès et le nomme préfet de la nouvelle section Duns Scot, qu'il institue.

Et depuis lors, dans le labeur silencieux de la recherche des manuscrits et de leur étude, se poursuit la lente élaboration de l'édition critique des œuvres du docteur marial, que l'Ordre franciscain et nombre de théologiens espèrent voir mettre un jour au rang des docteurs de l'Église.

Fr. AUDOMAR, O. F. M.

Conférences Cardinal Mercier

16^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

8^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 12 mars**, à **5 heures** (Salle Patria) par

M. Léon POIRIER,

cinéaste, auteur des films :

Verdun, Vision d'histoire et La Croisière noire.

SUJET :

Pourquoi et comment je vais réaliser l'« Appel du silence », film de la vie de Charles de Foucauld.

Cette conférence sera suivie de la projection, en première à Bruxelles, du film : « Lyautéy l'Africain ».

Cartes particulières pour cette conférence : 15 francs.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos évêques

La lettre pastorale de S. Exc. Mgr Heylen.

L'événement qui a retenu cette année l'attention de S. Exc. Mgr Thomas-Louis Heylen, évêque de Namur, et qui lui a paru s'imposer à l'attention spéciale du clergé et des fidèles de son diocèse, où fleurissent le culte eucharistique et le culte marial, est l'extraordinaire liturgie du *Triduum de messes*, continues, à célébrer à la Grotte de Lourdes, du jeudi 25 avril, à 16 heures, au dimanche de Quasimodo 28, — la première et la dernière selon le rite pontifical — en manière de couronnement de l'Année sainte jubilaire étendue à l'univers chrétien, commémorative du dix-neuvième centenaire de la Rédemption.

La Pastorale namuroise est la justification éloquente et théologique de cette *Fonction*, sans précédent historique.

Le projet est dû à l'initiative d'un prêtre anglais, le R. Waterkeyne d'origine belge; il obtint le suffrage de feu le cardinal Bourne qui suggéra l'autel de la Grotte de Lourdes pour le réaliser, reçut ensuite l'approbation du cardinal Verdier de Paris qui l'appuya auprès du Saint-Père. Enfin, par message pontifical du 10 janvier adressé à S. Exc. Mgr Gerbier, évêque de Lourdes, le Souverain-Pontife, non seulement adopta ce dessein extraordinaire, mais encouragea vivement l'évêque de Lourdes à en organiser l'exécution.

C'est à la dernière partie de sa Lettre que l'évêque de Namur renvoie la reproduction du document pontifical, mais il nous paraît plus expédient de commencer par là notre analyse. Il apparaît, en effet, tout de suite que l'idée du *Triduum de messes* ininterrompues, si insolite à première vue qu'elle en a choqué plusieurs, en passant la Manche et les Alpes, s'est à la fois précisée et amplifiée de telle sorte que, comme le Saint-Père nous la présente, elle nous donne, selon la juste expression de Mgr Heylen : « une vision biblique ».

Sans doute, cette mobilisation de cent quarante prêtres de pays et de rites différents, pour leur faire célébrer cent quarante messes d'affilée, de jour et de nuit, au même autel de la Roche des Apparitions, a quelque chose d'inouï, mais les temps sont inouïs, la situation mondiale est inouïe, et le Pape qui l'embrasse d'un regard des hauteurs du Vatican, a jugé que l'heure avait sonné, qu'au milieu de l'universelle détresse il fallait frapper un grand coup, faire violence au Ciel. Il a sous les yeux le spectacle d'un monde sur lequel semblent peser les châtements divins : un orgueil satanique fait la guerre à Dieu et le défie cyniquement, les mœurs retournent à un paganisme éhonté, mais aussi les peuples restent en proie aux affres de la crise, la discorde souffle partout entre les nations qui nourrissent d'inoubliables rancunes, radicalement impuissantes à rétablir par leur prudence la paix et la prospérité, « tout ce que poursuivent les hommes leur échappe et ce qu'ils embrassent s'évanouit. »

Alors, s'emparant de la proposition anglaise, l'idée a surgi dans l'esprit du Saint-Père d'organiser, pour la clôture de l'Année jubilaire, une supplication grandiose telle qu'on n'en a jamais vu, en réalité la supplication infailliblement exaucée du Fils de Dieu s'offrant en victime au sacrifice de la Messe indiscontinûment

répété pendant trois jours et trois nuits sur la terre mariale par excellence, sur la terre des prodiges. Mais, agrandissant l'idée aux proportions de l'immensité de nos malheurs, le Saint-Père exhorte tous les chrétiens à s'associer dans leurs propres diocèses, sous l'égide des évêques, au *Triduum solennel de Lourdes* par la célébration de messes, par la récitation de prières spéciales. L'intention qu'assigne le Pape à cette universelle levée de boucliers spirituels, comme à cette universelle offrande de messes, est celle qu'il a fixée pour le Jubilé dans les bulles d'indiction, mais, avant tout, la cessation des châtements divins, la restauration de la paix, la vraie, celle qu'annoncèrent les Anges de Bethléem, celle que le Christ apporta au monde et qu'Il nous laissa en gage à l'heure de son départ pour le Ciel. Le déluge du sang divin noyant toutes les iniquités de la terre et faisant fleurir partout le verdoyant olivier de la paix.

L'idée du Pape ne serait-elle pas parfaitement réalisée si toutes les messes qui se célébreront dans l'univers chrétien pendant le *Triduum de Lourdes* étaient généreusement demandées par les fidèles et offertes par tous les prêtres aux intentions du Pape? On a cité le chiffre de 350,000 messes par jour, le million du Jubilé largement compté.

On comprend que donnant cours à son enthousiasme, le Saint-Père, dont la Pastorale namuroise reproduit les paroles, s'exprime ainsi :

« C'est pourquoi, pendant ces trois jours, l'univers catholique, du Levant au Couchant, d'une seule voix et d'un seul cœur, élèvera d'ardentes supplications à Dieu et à sa Très Sainte Mère pour demander grâce, paix et salut. Oui, magnifique vision dont on peut tirer les plus heureux présages! Magnifique vision digne du Ciel, vénérable Frère, où, d'ores et déjà, l'âme remplie de consolations supérieures, Nous prenons, par les yeux de l'esprit, une complaisance anticipée, et qui Nous remet en mémoire la parole du prophète Malachie, perçant, sous l'inspiration divine, le voile des temps futurs : « De l'Orient à l'Occident, mon Nom est grand » parmi les nations, et en tout lieu une oblation pure est sanctifiée » et offerte à la gloire de mon Nom. » (i. II.). Si déjà cet *oracle* se réalise quotidiennement sur toute la terre, par l'alternance du jour et de la nuit, néanmoins Nous avons confiance que, pendant cette période de jours bénis, il se vérifiera encore plus brûlant de charité! Que ce pauvre monde, travaillé par les soucis terrestres et ballotté par tant de dissentiments, voie donc toute la grande famille chrétienne, *réunie en un seul esprit*, une seule foi et une prière unanime, implorer le pardon pour les pécheurs, la paix pour les âmes troublées, le soulagement pour les malheureux, le pain pour les affamés, et enfin, pour tous les égarés, la lumière de la vérité et le port du salut! Rempli de ce consolant espoir, Nous prions Dieu d'accorder à vos travaux des fruits abondants, et spécialement de faire que la piété des fidèles envers l'Auguste Sacrement de l'Autel se fortifie et croisse de plus en plus heureusement à la faveur de ces prochaines solennités. »

* * *

L'évêque de Namur a fait précéder cet exposé final qui donne la haute signification attachée par le Pape au *Triduum de Lourdes*, par deux ordres de considérations théologiques répondant à ces deux questions : Pourquoi clôturer le Jubilé de la Rédemption

par une série de messes ininterrompues? Pourquoi le clôturer sur le théâtre de Lourdes?

Première question : Il ne se pourrait concevoir plus parfaite solennisation du mystère de la Rédemption que la Sainte Messe qui en est l'émouvante commémoration, la réelle reproduction, l'inépuisable application du sacrifice rédempteur.

« Souvenir vivant, vibrant, impérissable, qui nous transporte, pour ainsi dire à l'heure du grand événement, nous met en face du drame du Calvaire, place sous nos regards émus la Victime elle-même, et cela en tous les lieux du monde, à toutes les heures du jour et de la nuit. » L'Evêque en appelle aux paroles de l'institution eucharistique, évoque en un tableau saisissant la nuit de la sanglante agonie. « Tout est prêt pour la mort du Christ. Judas l'a vendu. L'argent est compté. Les bourreaux attendent. C'est l'heure où, à l'issue du repas pascal, Notre-Seigneur célèbre la première de toutes les messes, offrant son corps *livré pour nous*, son sang *répandu pour nous*. Puis, s'adressant aux Apôtres, en leurs personnes, à tout le sacerdoce catholique, il dit, il enjoint : « *Faites ce que Je viens de faire en mémoire de Moi.* » Qu'est-à-dire? En mémoire de votre Dieu dont le sacrifice a commencé (il s'inaugure, en effet, à la Cène pour se consumer sur la Croix), en mémoire de votre Dieu qui s'en va à la mort.

Pouvait-il, demande l'Evêque, dire plus clairement que la Messe, tout en répétant la Cène, après le drame du Calvaire, d'ailleurs, c'est le rappel de la Croix?

Il en appelle au Collège apostolique, à saint Paul, écrivant aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez cette coupe, vous proclamerez la mort du Seigneur », au banquet sacrificiel s'entend. Il en appelle à l'Eglise qui a rempli la liturgie de ce souvenir, érigeant la Croix sur l'autel, en imprimant le signe sur les vêtements sacerdotaux, multipliant le geste sacré non seulement pour bénir, mais au titre purement suggestif, mettant sur les lèvres du prêtre les paroles les plus expressément évocatrices de la Passion jusque dans la prière la plus solennelle. La Messe baigne dans cette atmosphère. Elle est, directement, immédiatement, la traduction rituelle du sacrifice de la Croix, ce qui ne l'empêche pas d'être la projection dans le temps du Sacrifice éternel de l'Agneau comme immolé devant le trône de Dieu.

2. Si, par la Messe, l'univers est rempli du vivant souvenir de la mort du Christ, il faut ajouter qu'il est rempli de cette mort même, constamment actualisée ou actualisée. « La Messe renouvelle le sacrifice de la Croix. Le sacrifice de la Messe est identique au sacrifice de la Croix. » Même ministre principal, même victime, offerte au même Dieu, pour les mêmes fins. Cette vieille théologie, qui n'en est que plus sûre pour être plus ancienne, l'évêque de Namur l'appuie sur la Tradition, sur les témoignages formels des Pères, de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire, pour conclure avec une irréfutable certitude que sacrifice de la Croix et sacrifice de l'autel ne sont qu'un seul et même sacrifice, perpétué et universalisé, selon la prophétie de Malachie dont le Triduum de Lourdes offrira un raccourci intensifié, ramassé en l'espace de trois jours sur un seul point de l'espace.

3. Il faut aller plus loin encore. Il faut oser dire que la Messe vaut la Croix; avec Bossuet : que toute la Croix de Jésus y est renfermée; avec saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, qu'elle nous fait participer à tous les fruits de la Passion. Il faut en croire l'Eglise qui a enchâssé dans sa liturgie, dans la Secrète du IX^e dimanche après la Pentecôte cette perle doctrinale : « Toutes les fois que se célèbre la commémoration de cette Hostie, l'œuvre même de notre Rédemption s'accomplit, s'effectue, se réalise, *exercetur opus redemptionis nostrae.* »

A notre portée, donc, conclut l'Evêque, à notre disposition, entre nos mains, les adorations, les actions de grâces, les toutes-puissantes supplications, les expiations et les réparations du Christ

mourant, du Sauveur crucifié, du Dieu qui efface les péchés du monde. On comprend, après cela, les énergiques paroles du Saint-Père : « *La Messe renferme de tels trésors que non seulement l'imagination humaine n'en peut concevoir de plus grande, mais qu'ils paraissent même remplir l'infinie puissance de Dieu et épuiser son infinie miséricorde.* »

C'est donc, ajoute le Pape, vers l'Auguste Sacrement de l'Autel qu'en ce XIX^e centenaire de l'acquisition d'un tel bienfait, les chrétiens devront tourner leurs pensées et diriger leur piété : qu'ils lavent leurs souillures aux flots de grâces qui en dérivent, qu'ils confient et abandonnent les épreuves et les difficultés dont ils sont accablés à Celui qui, seul, peut les apaiser, les redresser et les élever jusqu'aux cieux. »

* * *

Deuxième question : Pourquoi le Triduum de messes à Lourdes?

Il convenait que le Triduum de messes fût célébré à Lourdes, non seulement à raison de la coïncidence providentielle du XIX^e Centenaire de la Rédemption, fixé à 1933, et du 75^e anniversaire des Apparitions de la Vierge Immaculée aux roches Massabielle, mais surtout parce que c'est en cet endroit privilégié que, en ce siècle, s'est affirmée par des prodiges sans nombre, avec le plus d'éclat, la médiation universelle de grâces de la co-Rédemptrice.

La collaboration de Marie à la Rédemption est immense : elle est la mère du Rédempteur, elle lui a donné cette vie, ce sang, prix de notre rachat, elle a par son Fils, son libre consentement acquiescé à sa Maternité divine et à toutes les suites qu'entraînait ce consentement. Elle a partagé toutes les souffrances du Rédempteur, martyrisée dans son cœur par son amour. Elle a consenti à l'immolation suprême de la Victime. Abîmée de douleurs, mais se raidissant dans l'héroïsme du sacrifice : *Stabat, Debout!* « Debout, pour être plus rapprochée du Cœur de son Fils; debout, pour mieux s'unir à ses douleurs; debout, pour Lui dire qu'elle souffrait avec Lui, comme Lui, qu'il n'y avait de la Mère et du Fils qu'un seul sacrifice pour la Rédemption de l'humanité. »

Ayant les droits d'une mère, unique génitrice, sur la vie sacrifiée de son Fils, sur son sang versé, elle a gardé pleins droits sur les fruits de l'immolation, sur la distribution des grâces et faveurs qui en dérivent. Dans son existence terrestre déjà, elle apparaît comme médiatrice, intermédiaire entre les hommes et Jésus; dans la sanctification du Précurseur, dans l'effusion des grâces sur les premiers adorateurs, sur les bergers et les mages, dans les révélations faites à Siméon et à Anne, ce prophète, dans l'accomplissement du premier miracle aux noces de Cana. Elle apparaît telle encore à la Pentecôte où sa prière intervient à la descente du Paraclet sur les disciples.

De là l'immense confiance que, dès les origines de l'Eglise, les fidèles lui ont témoignée, cette confiance qui se cristallise dans le mot de saint Bernard : Dieu a voulu que nous recevions par Elle la totalité des grâces. Puisque c'est de sa libre charité que nous recevons Jésus, il est clair que tout bien doit nous arriver par elle.

Un trait exquis caractérise cette doctrine dans cette partie de la Pastorale où le Fils de saint Norbert a fait entendre les accents d'un cœur brûlant d'un saint amour pour la Vierge si honorée, depuis si longtemps au diocèse de Namur. Un jour Pie X, promu évêque de Mantoue, s'en fut à Riese visiter sa vieille maman. Il lui montra la magnifique améthyste, ornée de brillants, cadeau du clergé de Trévise. La maman Sarto contempla longuement et palpa ce joyau. Puis, arrêtant sur son fils un regard d'indécible tendresse, elle lui dit, en lui montrant son alliance, un pauvre cercle d'argent usé à ses doigts ridés : *Sans cette petite bague, tu n'aurais pas cet anneau.* La Vierge Marie peut dire à ses nombreux

enfants : Sans le Fiat de mon Annonciation, vous n'auriez pas les richesses de la Rédemption.

On conçoit donc avec quel élan de confiance le Saint-Père convoque à Lourdes des représentants de toutes les nations pour y encadrer les messes du Triduum en offrant au Ciel, dans ce sanctuaire de la Mère de Dieu et des hommes le spectacle de l'universelle fraternité.

« Si les chrétiens le peuvent, dit le Pape — et Nous comptons bien que beaucoup le pourront — de toutes les parties du monde et de tous les peuples, qu'ils se rendent à Lourdes et que là, sans distinction de nationalités, unis d'un lien fraternel par la foi et la charité, ils élèvent d'ardentes prières et supplications au Père des miséricordes et au Dieu de toutes consolations par la toute-puissante intercession de la Très Sainte Vierge Mère de Dieu, exempte dès l'origine de la tache héréditaire. »

* * *

Telle est, analysée à grands traits, cette Lettre pastorale où se retrouvent chez le vénéré doyen du corps épiscopal belge l'évêque dont les années n'ont pas refroidi l'ardeur apostolique, le président du comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux dont il est l'âme depuis plus de trente ans, le théologien qui sait monnayer pour son peuple les lingots d'or de la doctrine, l'interprète fervent et perspicace des enseignements pontificaux, le persévérant, le Norbertin toujours fidèle à Notre-Dame, l'entraîneur des foules aux sanctuaires renommés. Puisse cette exhortation qu'anime un souffle puissant de piété eucharistique et mariale avoir un grand retentissement et rallier beaucoup de Belges à la pensée du Pape!

J. SCHYRGENS.

AVIS

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit au 25 mars et qui ne nous auraient pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement, de vouloir bien faire bon accueil à la quittance postale de 75 francs, qui leur sera présentée ces jours-ci par la poste. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

La Semaine

(Suite de la page 4)

facteur dynamique de cette prodigieuse expérience. Je veux dire la mystique qui l'anime et la vivifie.

Le petit livre de M. Rougier est du plus haut intérêt. Nous avons lu peu de pages aussi captivantes, aussi passionnantes même sur la terrible aventure soviétique. Alors que tant d'écrivains s'arrêtent aux dehors et ne décrivent que les apparences, M. Rougier, lui, va au fond des choses.

Il commence par exposer la religion nouvelle : le marxisme-léninisme ou matérialisme dialectique.

Cette mystique a pour particularité de se donner comme le produit authentique de l'esprit positif, comme la synthèse la plus haute de la totalité du savoir scientifique. Me rendant en Russie, en septembre 1932, un de mes plus éminents collègues berlinois me disait, en m'accompagnant à l'aérodrome de Tempelhof : « En somme, la Russie est le seul pays où l'on fasse officiellement de la philosophie scientifique, c'est pour nous le pays d'avenir. » Son optimisme reflétait l'opinion des intellectuels prolétariens. Nous verrons qu'il n'en est rien et que le Marxisme-Léninisme apporte la révélation de dogmes qu'on ne saurait ni asseoir en expérience, ni justifier en raison.

Religion de type messianique dont le Credo a été révélé pour la première fois dans le manifeste communiste en février 1848.

L'orthodoxie marxiste, religieuse et philosophique est définie par un magistère ecclésiastique, le Comité Central du Parti, et, surtout, par l'organe où se concentre le pouvoir, le Politbureau. Elle a son Pontife Suprême en Staline, dont les discours et mandements sont de véritables encycliques. Elle a son Saint-Office, la Commission du Contrôle, chargée de démasquer l'hérésie, de fulminer des excommunications. Elle a son Tribunal de l'Inquisition, le Guépéou, chargé d'exécuter les sentences et de retrancher les hérétiques du nombre des vivants. Elle a ses ordres missionnaires, ses patronages de jeunes gens, son culte, son calendrier, ses fêtes, son martyrologe. C'est ainsi que, dans les demeures particulières, aux icônes s'est substitué le coin de Lénine, où l'on trouve les bustes de Engels, de Karl Marx, de Lénine, rappelant le lararium des maisons romaines dans l'Antiquité.

Et voici le dogme fondamental de ce marxisme-léninisme :

Le dogme fondamental de la religion soviétique est la croyance en l'avènement, inévitable par suite de la loi d'évolution de toutes choses, d'une société sans classes, réputée juste, rationnelle et pacifique, réalisée par la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie. Cette société où toute activité sera rationalisée, représente la victoire de l'ordre sur l'anarchie capitaliste, de la raison sur les forces antinomiques des instincts et des intérêts, de l'équité sur l'exploitation de l'homme par l'homme, de la liberté sur l'oppression de l'individu par l'Etat. Ce sera un état idyllique où l'homme ne subira nulle contrainte, où il trouvera la satisfaction de tous ses besoins, où, au gouvernement des hommes, succédera la simple administration des choses.

M. Rougier analyse longuement la doctrine soviétique. Il conclut :

Au premier abord, l'idéologie des dirigeants actuels de l'U. R. S. S. apparaît comme l'expression du matérialisme le plus strict. Tout le développement humain est conçu en fonction des forces économiques et les manifestations spirituelles d'une société ne sont qu'un simple épiphénomène de sa structure économique. L'individu est la résultante nécessaire du milieu humain qui l'entoure, tout comme la pensée est l'image fidèle du monde matériel qu'elle reflète. Le qualificatif d'idéaliste, accolé à une philosophie comme celle de Mach, qui ramène la notion d'objet matériel à un simple complexe de sensations, ou à la théorie de la Relativité d'Einstein, qui sublime la notion de matière dans celle d'énergie, est synonyme de bourgeois, et, par suite de contre-révolutionnaire. L'éducation répudie tout souci d'humanisme : elle est politique et technique. Le but n'est pas de former un « honnête homme », un homme complet ayant des lumières de tout; mais, l'individuel s'opposant au collectif comme le Mal au Bien, c'est de dresser un technicien utile à l'édification du socialisme. Le Royaume de Dieu que prophétise le millénarisme soviétique est bien de ce monde. Il ne dépasse guère, dans l'imagination populaire, le rêve d'un pays de Cocagne, où il sera donné à chacun suivant ses désirs; où, comme le disait mon guide de l'Intourist à Pétrograd, chacun ira choisir dans les garages soviétiques l'auto de sa marque préférée.

.. Espérance messianique, transposée de la grande attente d'Israël, permet seule d'expliquer l'héroïsme des brigades de choc, sur « la ligne du front industriel ». Au Dniepostroï, dans les trous de glaise où ils vécurent en troglodytes; à Kouznetzkh, en pleine Sibérie Centrale, sous des tentes de peau, dans une plaine marécageuse, glaciale en hiver, torride en été; au pied de « la Montagne Aimantée », à Magnitogorsk, sur l'herbe pelée des toundras où le vent de l'Oural soulève d'aveuglants tourbillons de poussière, Komsomals et Oudarniks, bataillon de femmes et d'enfants ont mené, dans des conditions d'inconfort et d'insalubrité infernale, le gigantesque combat sur le front du travail. Remplaçant « la technique par l'enthousiasme » comme les volontaires de 1793, ils ont édifié, de leurs mains rudes, dans un effort de possédés, les hauts fourneaux, les fours à coke, les fours Martin, les laminoirs, les immenses phalanstères de briques des Villes Saintes du Socialisme.

* * *

Pour réaliser leur idéal, les Soviets pratiquent l'athéisme militant. Pour eux, comme pour Marx, la religion est de l'opium pour le peuple. « Le marxisme — écrivait Lénine — considère toutes les

religions et toutes les Eglises modernes, toutes les organisations religieuses sans exception comme les organes de la réaction bourgeoise, servant à maintenir l'exploitation et l'abrutissement de la classe ouvrière ». La religion ne doit donc pas être moins combattue que l'Etat bourgeois : en vérité la lutte contre la religion et la bourgeoisie ne font qu'un.

Dans les Problèmes du Léninisme, à la question : « Est-il possible pour un communiste d'être en même temps chrétien ? », Staline répond : « Pour de tels communistes, il n'existe aucune place dans les rangs de notre parti ».

L'Etat se proclame neutre mais le Parti persécute à outrance. Et l'Etat soutient le Parti.

Le gouvernement soviétique finit par comprendre qu'il ne suffisait pas d'attaquer la religion pour la détruire. Il convenait de la remplacer par quelque chose de positif : une doctrine, le Marxisme-Léninisme; une mystique d'action, le plan quinquennal; des cérémonies et des œuvres sociales. Il comprit qu'il fallait, non pas seulement contraindre, mais convaincre; et, puisqu'il était trop tard pour gagner les vieillards et les adultes enracinés dans les vieilles croyances, qu'il ne restait qu'à s'emparer par l'Ecole de l'âme des jeunes. C'est alors que la Parti organisa, sur le modèle des ordres religieux, l'Union des Athées militants, véritables prédicateurs et missionnaires d'antireligion, et les groupements de Jeunes Athées. Ces zéloteurs d'une foi nouvelle furent organisés en brigades de choc, destinées à montrer qu'en s'affranchissant des superstitions religieuses et du souci égoïste d'assurer son salut individuel, l'homme prend conscience des intérêts de son prochain et satisfait ses besoins en domestiquant par la science les énergies de nature.

Les résultats de la politique antichrétienne sont là :

A l'heure actuelle, en 1932, d'après ce que m'a dit, à Moscou, le secrétaire de l'Union des Athées militants, il resterait quarante-quatre églises ouvertes à Leningrad et une trentaine à Moscou, sur un total de plus d'un millier dans chacune des deux villes avant-guerre.

L'article 4 de la Constitution de janvier 1918 est définitivement abrogé. Seule subsiste la liberté de propagande anti-religieuse. Est réputée, inversement, propagande punissable, toute manifestation publique ou isolée, capable d'induire d'autres personnes à des actes religieux. Non seulement l'enseignement de la religion aux enfants par les ministres du culte est rigoureusement interdit; mais même les parents, s'ils induisent leurs enfants à fréquenter l'église et à suivre les exercices religieux, s'exposent à l'accusation de propagande religieuse : à ce titre, leurs enfants peuvent leur être enlevés. Suspect aussi et passible de prison, tout membre du clergé qui exhorte ses paroissiens à fréquenter l'église et les sacrements.

« L'enseignement d'un culte quelconque est interdit dans les écoles et les établissements d'enseignement de l'Etat, publics et privés. » Cet enseignement n'est toléré que dans les cours spéciaux de théologie. En principe, l'école est neutre; en fait, elle s'inspire d'un esprit de propagande nettement antireligieuse.

* * *

Evidemment l'Eglise russe expie, et durement, de lourdes fautes.

L'Eglise orthodoxe expie avant tout son servilisme à l'égard du régime tsariste, dont elle tirait des privilèges et ses apanages. « Il faut avouer, reconnaissent les dirigeants de l'Eglise orthodoxe de l'U. R. S. S. en date du 15 février 1929, que le malheur de l'Eglise est d'avoir été, dans le passé, trop soudée au régime tsariste ». Plus soucieuse de ses intérêts que de la fondation morale des masses, elle ne songeait qu'à leur extorquer de l'argent, en entretenant les superstitions les plus puériles. L'Eglise orthodoxe était tombée dans cette facilité qui guette toujours les confessions religieuses : le ritualisme, la substitution du geste et de la lettre à l'édification religieuse des âmes. Paresseux, ignare, ivrogne et débauché, le pape, avant la Révolution, faisait déjà figure de personnage de comédie, à côté des cochers et des filles. En marge du clergé régulier pullulaient des sectes dissidentes, flattant les aberrations les plus étranges, depuis les skoptsy, qui se mutilent féroce, jusqu'aux staretz, cherchant le salut par la repentance après souillure du péché, et à la secte des

Khlisty, qui se « livrent, sous « l'influx du verbe divin », à l'issue de danses frénétiques semblables à celles des derviches tourneurs, à toutes les folies de la chair, à des scènes monstrueuses de luxure, de stupre et d'inceste. L'ascension de Raspoutine, qui appartenait à cette secte, son intronisation à la cour par les hauts dignitaires du Saint-Synode, l'Empire des Tsars livré à ses créatures, les commandants d'armées livrant et arrêtant les offensives d'après les songes de ce moine paillard; la chambre de Marie Feodorovna, garnie d'icônes, de reliques, de lampes saintes, livrée à l'imposture des guérisseurs, c'est dans ce débordement de crédulités grossières et d'infantilisme moral qu'ont sombré les Romanoff, victimes finalement, par un retour ironique des choses, de cette religion superstitieuse qui avait été, entre les mains de leurs prédécesseurs plus avisés, un instrument d'oppression et de règne. La déchéance d'une aristocratie livrée, comme en état somnambulique, à un bouc hypnotiseur, la honte et la défaite comme prix du règne de Raspoutine cautionné par les Saints-Evêques de l'Académie théologique, Théophane, Hermogène et Sergius : comment ne pas comprendre le courroux de ceux qui liquidèrent ce régime de honte et d'opprobre contre le clergé, les religieux, et, par voie de conséquence, contre les croyances qui firent leur ascendant auprès des simples et des grands de la Cour ?

Le réquisitoire est dur, le tableau très noir, mais tout ce que l'on a appris sur la Russie depuis quinze ans plaide pour sa vérité...

Et voici les dernières lignes de cette étude de M. Rougier, dont nous ne pouvons assez recommander la lecture :

Quand on se demande par quel miracle un peuple a pu passer, en moins de quinze ans, de la foi la plus aveugle à l'athéisme militant, la réponse est aisée : c'est un simple phénomène de substitution. Il est demeuré tout aussi mystique qu'auparavant; il a simplement changé le contenu de sa foi, sans en rien modifier la forme. Il croit toujours à la Providence, mais la Providence est immanente au monde : c'est le dialectique des phénomènes qui assure, dans l'aveuglement du Cosmos, l'émergence de la vie consciente, l'avènement de la raison et le triomphe de la justice. Il croit toujours au peuple élu, mais le peuple élu c'est la classe militante du Proletariat, qui prend sur elle la douleur du monde pour acheminer le monde à sa rédemption. Il croit toujours au Messie, mais le Messie c'est le destructeur, création du génie industriel de la science humaine, qui, au service de la collectivité, donnera à la terre nourricière une surabondance telle que nous vivrons tous dans la facilité et l'opulence. Il croit toujours au Royaume de Dieu, seulement la dictature des pauvres et des opprimés, qui représentaient le prolétariat agraire d'Israel et les millénaristes chrétiens, c'est ici-bas qu'il en situe l'avènement; mais cet avènement demeure aussi extérieur à la génération présente que le Royaume céleste des Evangiles, et seules les générations futures cueilleront le fruit savoureux des peines et des sacrifices actuels.

Ainsi l'attente en un ordre nouveau, où il n'y aura ni maîtres, ni supérieurs, dans lequel toute l'humanité deviendra une seule grande et fraternelle cité de travailleurs, s'est coulée dans le moule de l'espérance messianique : le vin nouveau a été versé dans les vieilles outres. La croyance nouvelle intègre seulement plus de connaissances positives que l'ancienne, une confiance touchante en la toute-puissance de la technique substituée à la foi aux miracles, le culte de la science dans la mesure où, cessant d'être un divertissement d'esprit bourgeois, elle devient l'humble servante de l'intérêt commun.

Ce serait une contre-vérité absolue de soutenir que la Russie soviétique donne au monde le spectacle nouveau d'une société vivant sans soutien religieux, « sans fausses valeurs » comme disait Renan. En vérité, ce qui a pris la place de la religion orthodoxe et des sectes dissidentes, dans l'esprit des jeunesses communistes, ce n'est pas le rationalisme scientifique des encyclopédistes français du XVIII^e siècle, des positivistes du XIX^e siècle, ou des technocrates américains du XX^e siècle, c'est la dialectique hégélienne, acrobatiquement transposée du monde des Idées, où elle avait un sens, au monde matériel pour lequel elle n'est plus qu'une logomachie vide de signification.

Mais, si « la Sainte Russie » est tombée d'une mystique dans une autre, même au cas improbable où le régime s'écroulerait, un retour à la foi ancienne serait absolument exclu. La lutte contre l'analphabétisme, la superstition, l'ignorantisme, a remué les couches profondes de tout un peuple. Elle a élevé progressivement les masses du rang de troupeaux passifs à la qualité de personnes pensantes. Le retour à l'idée religieuse ne pourrait plus se concevoir que sous la forme d'une conversion à une religion beaucoup plus éclairée que

celle de l'Eglise orthodoxe, offrant, par cela même, quelques chances de succès au catholicisme. Il se peut qu'après l'anarchie morale créée par les régimes de dictature, nous assistions, dans un besoin de recréer la hiérarchie des valeurs éthiques, à une réchristianisation de l'Europe sur le modèle de l'Etat autrichien. Ce que l'on ne reverra plus jamais dans la Russie future, purifiée par le purgatoire bolchevik, c'est l'abîme de superstitions dégradantes qui rendirent possible un Raspoutine. C'est là un fait acquis, à mettre au solde créditeur de la propagande du gouvernement des Soviets.

Ajoutons : qui ne l'aura pas fait exprès!

Les voies de Dieu sont impénétrables et ce n'est pas la première fois qu'un immense bouleversement, dont on ne voit d'abord que les folies destructrices et les œuvres de mort, préparerait l'extension de l'Evangile et de l'Eglise du Christ. Tant qu'il y aura une terre habitée, et quels que soient les régimes qui grouperont les hommes, l'appel à la filiation divine et à la fraternité dans le Christ demeurera! Si, comme le professent les chrétiens, il n'y a, en fin de compte, qu'une seule chose qui importe : le nombre des élus, toutes les agitations humaines ne prennent leur vrai sens qu'à la lumière de cette philosophie de l'histoire. La mystique marxiste, la foi soviétique, l'enfer bolchévique finissant par mettre des millions d'hommes en meilleure réceptivité du Message chrétien, en *privatio* plus réelle de la grâce : quel « Geste de Dieu »!..

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Loterie Coloniale

8^e TRANCHE

BILLETS VIOLETS

Mêmes modalités que pour la 7^e tranche

Un gros lot de 5 millions

et 111,130 AUTRES LOTS totalisant 25 MILLIONS

Prix du billet : 50 francs

TIRAGE : Au plus tard le 15 mars 1935

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 749.29

BRUXELLES

Téléphone
B 749.29

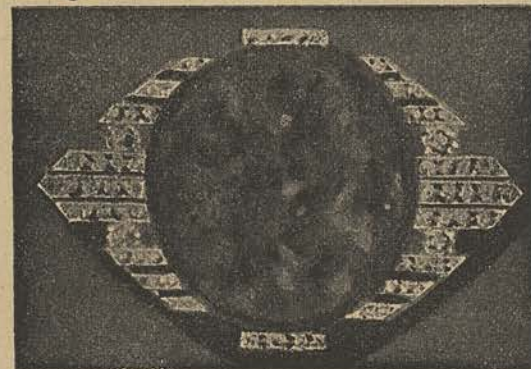
♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

LE CHOCOLAT DUC
EST LE MEILLEUR
des CHOCOLATS BELGES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Téléphone 11,88,69



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13. RUE ROYALE
BRUXELLES

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880



Fabrique et Bureaux :
RUE MERTENS, 44
BORGERHOUT
téléphone 502.17

Dépôt :
MARCHÉ ST-JACQUES, 94
ANVERS
Téléphone 818.84

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3 Rue Royale, 38 Rue Ravenstein

Adr. télegr. : Générale - Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281.

CAPITAL	fr.	1.000.000.000.00
RÉSERVE	fr.	1.118.933.000.00
FONDS SOCIAL	fr.	2.118.933.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.